Travail collectif effectué sous la direction de
Emmanuel FAUROUX,
avec la participation de :

Michèle FIELOUX, Gilbert JOELSON,
Jean-François RABEDIMY,
Paul RABIBISOA, Clara RAMIANDRISOA,
Jacques Charles RANDRIANJANAKA,
Jeanne RAVAOSOLO.

Jean Michel HOERNER et **Jacques LOMBARD**
ont aussi contribué à la rédaction de ce travail.

LE BOEUF DANS LA VIE ECONOMIQUE ET SOCIALE D'UN VILLAGE VEZO : LES NOUVEAUX PATURAGES FORESTIERS DE LA REGION DE SALARY (Sud-Ouest de Madagascar)

L'un des objectifs importants du "Programme Elevage" est de repérer, de décrire, d'analyser les solutions spontanées élaborées par les éleveurs. Il s'agit d'apprécier dans quelle mesure ces solutions sont bonnes, quels types de problèmes elles risquent de faire surgir ultérieurement, et comment il serait possible, éventuellement, de leur donner plus d'ampleur.

Confrontés à une crise grave dont nous avons déjà présenté différents aspects, les éleveurs masikoro de la région située au nord de Tuléar, entre Manombo et Antanimieva, ne disposent pas d'un grand nombre de solutions. La plus naturelle consisterait sans doute à utiliser comme pâturage, les espaces à peu près déserts qui s'étendent à l'ouest de la route Nationale 9, en direction de la mer, couverts d'une forêt sèche qui servait autrefois, et sert encore, dans une petite mesure, de terrain de parcours aux populations Mikea maintenant sédentaires mais vivant autrefois d'une économie de chasse et de cueillette.

Des informations recueillies en Juin 1985, émanant du Service vétérinaire de la FAO à Manombo, laissaient supposer que quelques éleveurs de la région d'Antseva avaient effectivement entrepris de mettre en oeuvre cette solution.

Dans cette perspective, il fut décidé de faire porter les investigations sur une zone qui paraissait particulièrement intéressante, à quelques kilomètres à l'est et au sud-est des deux villages vezo de Salary Avaratra et Salary Atsimo, situés sur le littoral,à distance à peu près égale de Tuléar et de Morombe.

Des renseignements convergents indiquaient, en effet, que, récemment, plusieurs pâturages forestiers avaient commencé à être utilisés dans la zone de Salary. Il fut donc décidé d'en faire le premier thème central du Séminaire de

formation à la recherche par la recherche qui devait être dirigé par Emmanuel Fauroux, en Juillet 1985.

Après plusieurs réunions préparatoires, le départ à Salary eut lieu le 4 Juillet. L'équipe était composée, par ordre alphabétique, de Emmanuel Fauroux, socio-économiste, responsable du stage, Michèle Fiéloux, sociologue-ethnologue du CNRS, Gilbert Joelson, géographe, Jean-François Rabedimy, ethnologue, Paul Rabibisoa, ethno-historien, Clara Ramiandrisoa, archéologue, Jacques-Charles Randrianjanaka, ethnologue, et Jeanne Ravaosolo, psycho-sociologue.

En raison d'impératifs incontournables, le travail de terrain ne put s'étendre au-delà du 13 Juillet.

Malgré sa brièveté, l'étude a permis de décrire une forme d'élevage traditionnel qui paraît, à beaucoup d'égards, archaïque, et dont on trouve peu de mentions dans la littérature spécialisée. L'essentiel du contrôle est exercé par un bouvier unique qui reste à proximité du seul point d'eau utilisable dans un rayon important, de sorte que les boeufs, malgré une liberté totale, sont contraints de revenir au point d'eau à intervalles rapprochés, pour se désaltérer.

Elle a permis aussi de mieux comprendre les problèmes qui peuvent se poser pour que de nouveaux pâturages s'ouvrent sur un territoire déjà contrôlé par des groupes humains, en place depuis longtemps.

Mais le temps de l'étude a, bien entendu, été trop court pour permettre de traiter le sujet de façon exhaustive Son ambition est donc nécessairement limitée. Elle ne cherche qu'à repérer les problèmes essentiels et à tenter de poser les bonnes questions.

Dans une première partie, on tentera de présenter la région de Salary, avec ses spécificités, les particularités de son peuplement et l'histoire de la mise en place du village et des groupes qui contrôlent actuellement le territoire de la zone.

Une seconde partie cherchera à décrire les conditions d'installation des nouveaux troupeaux et à présenter les techniques très particulières qui sont utilisées dans ce cadre.

Une troisième partie mettra en rapport ce nouveau système avec l'économie et la société autochtone de Salary. On soulignera, en particulier, le rôle que jouent les boeufs dans la société locale, et les interférences qui pourraient se produire entre les troupeaux locaux et les nouveaux troupeaux en cours d'installation.

*

LA ZONE DE SALARY

SALARY : LE MILIEU PHYSIQUE.

La côte, de Manombo à Morombe, reste très peu peuplée et vers l'intérieur, dans la forêt des Mikea, les villages y sont encore plus rares. Un milieu naturel particulièrement contraignant explique ce sous-peuplement et la faible mise en valeur agricole alors que, par ailleurs, on n' y retrouve aucun des facteurs historiques de sédentarisation des Mahafale *tandriake* de la plaine côtière tanala.

La faille de Tuléar, de direction ouest-est, est fossilisée par des formations dunaires qui occupent l'ensemble de la forêt des Mikea. Outre la frange côtière des dunes flandriennes, l'arrière-pays, à quelques kilomètres seulement de la côte, est constitué par ce que R. Battistini (1964) appelle la "grande dune", formation ancienne d'âge tatsimien.

Les dunes flandriennes, souvent encore vives sont constituées par des sables marins qui subissent en permanence un remaniement éolien. Les sols qui s'y sont formés sont peu évolués, composés de sables généralement incultivables. C'est le domaine du bush à *famanta* (Euphorbia stenoclada). On y trouve aussi quelques filaos.

La "grande dune" est plus intéressante, non seulement parce qu'elle recouvre l'essentiel du territoire, mais en raison de ses potentialités agro-pastorales, même faibles.

Sur ce complexe dunaire grésifié ancien, aux formes molles, d'altitude guère supérieure à cent cinquante mètres, et aux dépressions fermées, des sols rouges sableux se sont constitués. Les auteurs classiques les assimilent à la "carapace argilo-sableuse" définie par Besairie.

Or, selon R.Battistini (ibid.) et F. de Casabianca (1966), il ne s'agit pas de véritables "sables roux" qui ressortissent du domaine des sols ferrugineux tropicaux. Ce serait des "sols de décalcification pseudo-méditerranéens", à texture très sableuse et grossière, avec des taux d'argile et de limon inférieurs à 10 %. Surtout, ils seraient très perméables avec une faible rétention en eau.

Pauvres en matière organique et en réserves minérales, quoique assez profonds, ces sols permettent une petite agriculture, notamment au niveau des dépressions qui bénéficient d'un colluvionnement. Leur végétation naturelle est encore le bush à *famanta*, mais plus on va vers l'est,plus ce bush laisse la place à un bois-fourré puis à une forêt sèche à baobab *fony* (Andansonia fony), à *kily* (Tamarindus indica), à *mangarahara* (Stereospermum rufus), etc. La strate arbustive est très fournie: *tsinefo* (Zizyphus vulgaris), *tsingilofilo* (Celastrus linearis), *satrana* (Hyphaen shatan), etc... Tout défrichement qui aboutit à la rapide disparition de l'horizon humifère, laisse vite apparaître une maigre savane arbustive à *ahidambo* (Heteropogon contortus). Plutôt que les champs permanents qui existent localement, comme nous l'avons souligné, la culture sur brûlis *(hatsake)* sur forêt ou bois-fourré est pratique courante dans l'intérieur.

La côte sableuse, sans envasement, au moins dans les environs immédiats de Salary, est protégée par un récif frangeant. Le lagon est peu profond et n'est ouvert qu'à la circulation des pirogues.

Le bush épineux, les espèces arborées et arbustives, présentent un très net caractère xérophile qui est la conséquence, d'une part, de la grande perméabilité des sols (absence d'écoulement linéaire et érosion en nappe) et, d'autre part, d'un climat sub-sahélien très prononcé.

Le climat de Salary correspond à la résultante de ceux de Tuléar et de Morombe.

	TULÉAR	MOROMBE
Précipitations annuelles	341mm	454mm
Température moyenne	23°8	24° 7
Evapo-transpiration annuelle	1 297 mm	1 347 mm
Nombre de mois édaphiquement secs	12	10

Avec un niveau de précipitations à 400 mm, une température moyenne relativement élevée (de l'ordre de 24°), au moins onze mois édaphiquement secs et une évapo-transpiration thornthwaite supérieure à 1300 mm, la subaridité semble bien être la caractéristique majeure du climat de Salary. La saison des pluies de fin décembre à mi-mars, permet uniquement des cultures à cycle végétatif très court; l'humidité de l'air en bordure de la mer, qui donne la rosée du matin, supplée au déficit pluviométrique. La forte perméabilité des sols -qui laisse cependant mieux pénétrer la rosée- et la forte évapo-transpiration ne permettent pas la constitution de réserves hydriques.

Bien sûr, l'irrigation est impossible et l'existence des points d'eau, *tsivovo*, est fondamentale pour l'élevage (1). Pendant la saison des pluies, on dispose en outre de plusieurs petits lacs intermittents.

Outre la pêche dans le lagon, voire au delà du récif, les conditions naturelles favorisent plus les activités pastorales que les activités agricoles. Et, plus que la qualité de tel ou tel pâturage qui, de toute façon, reste médiocre, ce sont les rares points d'eau qui fixent les troupeaux.

LE PEUPLEMENT DE LA RÉGION.

Au nord de Manombo, et à l'ouest de l'important axe routier constitué par la Route Nationale n°9 qui va de Tuléar à Morombe par Befandriana, les densités humaines demeurent extrêmement faibles: quelques centaines de pêcheurs vezo et quelques dizaines d'individus pratiquant une économie de cueillette, et que l'on désigne sous le nom de Mikea.

(1) Cf. B. KOECHLIN (1975), p. 30 et s.

Vezo et Mikea se partagent l'espace de la région avec un minimum d'interférences. Les premiers consacrent l'essentiel de leurs activités économiques à la mer, au récif corallien et à la mangrove. Les habitats humains permanents vezo se situent sur le sommet des dunes, à vingt ou trente mètres au-dessus du niveau de la mer, ou en léger retrait par rapport à ce sommet. La forêt xérophile est utilisée pour la taille du monoxyle des pirogues et des flotteurs, ainsi que pour fabriquer hampes de harpons et manches d'outils divers. On y accède soit en pirogue grâce aux chenaux de la mangrove, soit à pied.

Les Vezo hésitent à s'engager trop profondément dans la forêt, domaine des *koko* (génies) dont on a tout à craindre. On y rencontre aussi des *tsiboko* et des *tsongonaombe*, animaux mythiques, mangeurs d'hommes.

Les Mikea, par contre, parcourent la forêt par petits groupes très mobiles et redoutent fortement de s'éloigner de celle-ci. Seuls des "spécialistes" osent le faire, selon des modèles qui limitent au maximum les risques, par exemple, en visitant des "parents", réels ou fictifs, à des dates régulières, connues à l'avance, dans le cadre de rapports d'échange très attendus par les deux parties.

La population vezo est en place depuis très longtemps et les plus anciens récits de voyageurs signalent déjà, tout au long du littoral, ces petits villages de pêcheurs, abrités derrière des dunes.

Cette stabilité n'est qu'apparente. Il semble exister, dans le détail, une forte mobilité: des hameaux apparaissent, d'autres disparaissent; la population de ceux qui demeurent se renouvelle largement ...

Les villages vezo s'égrènent, le long du rivage, tous les dix ou quinze kilomètres. Cet espacement assez régulier correspond peut-être à des contraintes imposées par la pêche. Vers le nord, Bekodoy est à une douzaine de kilomètres de Salary Avaratra; vers le sud, Tsiandamba est à douze kilomètres de Salary Atsimo, Tsifota à une trentaine, Manombo à une cinquantaine.

Toute cette région était autrefois contrôlée par des *Mpanjaka* (souverains), qui appartenaient à la dynastie Andrevola et qui auraient imposé leur pouvoir aux autochtones les plus anciens, d'hypothétiques Vazimba, et des Mikea, liés aux esprits de la forêt, ainsi qu'à divers groupes lignagers déjà installés dans la région. Une forte unité socio-politique continue à se manifester. Elle repose sur le fait que chacun des petits villages constitue un micro-ensemble social très homogène, basé sur l'existence d'un petit nombre de groupes lignagers qui entretiennent entre eux des rapports extrêmement denses : alliances matrimoniales, diverses formes de parenté fictive (2) etc..

Ces réseaux d'alliance se retrouvent, avec une intensité comparable, d'un village à l'autre, conférant au tissu social régional une trame très serrée. Les communications sont, d'ailleurs, très fréquentes entre villages et hameaux vezo voisins, mais aux environs de Salary, elles s'effectuent exclusivement par voie maritime. Seul un camion de la COFRITO (Complexe Frigorifique de Toliary) se

---

(2) Le *fatidrà* et le *ziva* constituent les deux formes de parenté fictive. Le *fatidrà*, fraternité de sang, permet de créer entre deux personnes, grâce à un rituel très simple, des liens qui sont en tous points semblables à ceux qui unissent des rapprochés parents. Le *ziva*, parenté à plaisanterie, est une relation d'alliance unissant deux groupes claniques ou lignagers, voire même des groupes plus étendus. Cette relation se transmet de façon héréditaire.

hasarde parfois sur la piste longeant le littoral, pour effectuer, de village en village, ses achats de poissons.

Les Mikea qui vivent de cueillette et, très secondairement, de chasse, ne sont pas sédentaires et occupent l'espace d'une manière très évanescente.

D'après les traditions les plus répandues dans le Sud-Ouest, ils seraient les premiers habitants de la région, dans laquelle ils auraient vécu bien avant les vagues de peuplement qui, en provenance du sud-est, ont déferlé depuis le XVIè siècle.

Les populations Mikea sont tellement mal connues que pour certains auteurs, elles n'auraient pas d'existence réelle. Un travail de Jeanne Dina et Jean-Michel Hoerner ("Etudes sur les populations Mikea du Sud-Ouest de Madagascar ", in *Omaly sy Anio*, Tananarive, n°3-4, Janv-Déc 1976, pp 269-286) et celui de deux membres de notre équipe qui ont eu la chance de rencontrer un groupe Mikea au cours de l'enquête (E.Fauroux et J.F. Rabedimy. *Note sur un groupe Mikea de la région de Salary*. CEDRATOM, Tuléar, Juillet 1985, 9p.) permettent d'apporter quelques clartés sur ce problème.

Il semble se confirmer que l'on désigne actuellement sous le terme Mikea trois catégories de groupes bien distincts.

* Des collecteurs, épisodiquement chasseurs, parcourent, depuis plusieurs siècles, la forêt épineuse, dite des Mikea, à l'ouest de l'actuelle Route Nationale n° 9, entre Manombo et le sud-est de Morombe, à faible distance de la mer.

Il est probable que leur implantation est très ancienne. D'après Z. Rengoky (1986), leurs systèmes de divination et de sorcellerie, et leur cosmogonie ne porteraient pas de trace d'influence arabe, alors que celle-ci a profondément marqué toutes les autres sociétés du Sud et de l'Ouest malgaches

Les Mikea paraissent exercer une forte impression sur l'imagination des autres populations locales et cette dimension mythique n'est malheureusement corrigée par aucune étude anthropologique fondée sur un contact de quelque durée avec des représentants de ce groupe (3).

Ils seraient "très craintifs et dépourvus de toute agressivité". Selon certains, ils ne disposeraient pas de sagaies. Très mobiles, ignorant l'agriculture, ils vivent de cueillette et, accessoirement de la chasse (au sanglier, notamment).

Ils fuieraient tout contact avec les populations du voisinage, ne procédant qu'à de très rares échanges, "à la muette".

Leur aptitude à se dissimuler parfaitement dans la végétation, leurs moeurs "étranges" (ils ne porteraient aucun vêtement, ils dormiraient souvent dans des trous de baobabs, leurs pouvoirs magiques seraient considérables..) font qu'ils exercent une véritable fascination sur l'imagination des groupes voisins, et qu'ils sont entourés d'une aura de mystère et de supra-naturel. Désignés sous le nom de *lampi-hazo* (4), ils seraient, en particulier, dotés du pouvoir de se rendre invisibles. Ils vivraient aussi dans un tel état de symbiose avec les puissance occultes de la forêt,

---

(3) Les études portant sur les Mikea (Cf. bibliographie) ne reposent que sur des contacts très brefs et sur des témoignages issus des membres du groupe qui se sont sédentarisés.
(4) D'après B. KOECHLIN (1975, p. 52), le *lapihazo* ou *lampihazo* serait une libellule nocturne qui, de jour, se cache sur la face ombrée des troncs d'arbre.

qu'on ne sait, à la limite, s'ils ne constituent pas, eux-mêmes, l'une des formes tangibles prises occasionnellement par ces puissances.

* On donne aussi, abusivement, le nom de Mikea à des cueilleurs-chasseurs n'appartenant pas au groupe précédent. Il peut s'agir d'anciens sédentaires, Vezo ou Masikoro qui ont changé de mode de vie ; à la suite de diverses circonstances (famines, périodes troublées), ils ont pu être amenés à chercher pour leur groupe un complément de subsistances. Avec le temps, ils ont acquis une spécialisation qui les a peu à peu éloignés des activités maritimes ou agricoles.

Il peut s'agir, aussi, tout simplement du désir de fuir les diverses obligations administratives (impôt, corvées, obligations militaires, scolarisation...) ou sociales (faute grave, refus de soumission à une autorité lignagère...)

Après quelques années de vie totalement isolée et sauvage, a fortiori après plusieurs générations comme c'est souvent le cas, leur aspect devient très peu différent de celui d'authentiques Mikea. Leur mode de vie est exactement le même, et tous les groupes de la région les désignent sous le terme de Mikea. Eux-mêmes, pourtant, ne se considèrent pas comme tels. Ceux que nous avons pu rencontrer, à Vondrone, à environ sept kilomètres à l'est de Salary, ont éclaté de rire en nous présentant leur campement et leurs précaires conditions d'existence, disant :"voyez, nous vivons comme des *Mikea biby* ! " (c'est-à-dire, à peu près: "comme ces sauvages que sont les Mikea!").

Le groupe de Vondrone est d'origine vezo. Ils ont quitté le littoral il y deux ou trois générations, mais n'ont jamais rompu totalement les liens anciens. Ils échangent régulièrement des produits avec le village de Salary, où ils sont considérés comme des "parents mikea". On prétend qu'ils parlent un dialecte vezo assez simplifié

Ils maintiennent jalousement leur clandestinité, car ils craignent l'intervention des Services Forestiers qui sanctionnent, de loin en loin, leurs innombrables infractions (ils ne demandent, bien entendu, aucun permis d'abattage d'arbre). Pour établir le contact, à Vondrone, il a suffi de faire annoncer que nous n'appartenions pas à ce Service.

Ils se déplacent dans la forêt par groupes de deux ou trois ménages, accompagnés de leurs enfants et de quelques chiens. Le groupe rencontré à Vondrone, comptait deux hommes adultes et un vieillard, deux femmes dont la plus âgée avait une cinquantaine d'années, une petite fille de huit ou neuf ans, et une autre de trois ans environ, tous en assez mauvaise santé.

Leurs campements, ou *lasy*, sont extrêmement précaires, composés d'un petit nombre d'abris élémentaires constitués d'un toit de branchage d'*ahidambo* (graminées sèches de type "Heteropogon contortus) ou d'écorce de baobab. Les deux pentes reposent sur quatre bâtons. Deux ou trois personnes peuvent dormir sous cet abri précaire. Une cuisine sans toit concentre l'activité des personnes présentes au cours de la journée.

Quand les conditions du campement sont exceptionnellement favorables, l'installation peut n'être pas éphémère.

Le groupe rencontré à Vondrone était là depuis un peu plus d'un an, dans un site assez remarquable, à proximité d'une mare d'eau salée partiellement asséchée dont ils recueillaient le sel; à proximité, aussi, d'un point d'eau saumâtre.

Les pseudo-Mikea de Vondrone cueillent et chassent pour leur consommation, mais ils travaillent aussi pour échanger avec le village de Salary.

Pour leur consommation, ils collectent du miel sauvage qui est stocké dans des pots en bois, *angolo* à la forme caractéristique, et diverses racines et tubercules, *sosa, ovy ala* (dioscoréacées, ignames sauvages).

A Vondrone, deux tubercules de la famille des dioscoréacées, *babo* et *balo* sont particulièrement recherchés, car ils contiennent des quantités d'eau relativement importantes. Le *babo*, en particulier, déterré avec une branche pointue ou avec les doigts, donne un liquide légèrement sucré pouvant servir de boisson en l'absence d'eau. Le *balo* est coupé en tranches assez fines et séché au soleil. Le goût rappelle, en plus fade, celui de bananes séchées. On mange les tranches en les trempant directement dans le miel.

Les pseudo-Mikea de Vondrone entretiennent des relations d'échange régulières avec le village de Salary, dans lequel ils se rendent toutes les quatre ou cinq semaines pour apporter du miel, du sel de très bonne qualité, collecté dans la mare proche de leur campement, et des éléments de pirogue (*soake* taillés dans du bois de *farafatse* (Givotia Madagascariensis, euphorbiacée au bois mou et léger). Ils reçoivent en échange, parfois de l'argent, mais, plus souvent, du poisson séché, du riz, du manioc, des allumettes, divers ustensiles...

* On donne enfin le nom de Mikea à un troisième type d'habitants de la région : des pseudo-Mikea, issus de la catégorie précédente en voie de sédentarisation.

Dans des circonstances très diverses, d'anciens sédentaires devenus collecteurs, choisissent parfois d'abandonner, pour quelque temps au moins, leurs précaires conditions d'existence.

L'exemple le plus caractéristique -peut-être le seul- est constitué par le village d'Añalabo, dans la forêt, à une trentaine de kilomètres à l'est de Salary. Quelques anciens collecteurs s'y essaient -sans grand bonheur semble-t-il- à l'agriculture. Ils continuent à collecter, à chasser un peu, ils ont quelques animaux de basse-cour, et, surtout, ils paraissent jouer un rôle d'intermédiaire entre les autres pseudo-Mikea qui leur vendent leurs produits de collecte, et les gros villages situés plus à l'est, sur la Route Nationale n° 9.

En définitive, Vezo et Mikea pratiquent deux genres de vie, mettant en oeuvre deux systèmes sociaux de production, radicalement différents et très faiblement articulés entre eux, sur la base de complémentarités qui s'expriment à travers des usages très anciens. On se trouve en présence d'un équilibre stable, reposant sur une utilisation très légère d'un milieu naturel, particulièrement fragile et peu propice au développement d'économies plus productives.

LE VILLAGE DE SALARY.

Il semble que, dans la région de Salary ou dans ses abords immédiats, il y ait eu, vers la fin du siècle dernier, un petit peuplement Mahafaly. Koechlin fait d'ailleurs allusion à ce phénomène dans son travail sur les Vezo du Sud-Ouest de Madagascar (B.KOECHLIN, 1975,p.44).

"Les Mahafaly semblent avoir été plus actifs sur la côte entre Tuléar et Morombe autrefois qu'aujourd'hui: notamment à l'époque où l'on récoltait du caoutchouc... et même plus récemment, lorsqu'on exportait du tanin... On trouve encore des îlots de Mahafaly sur la côte -Tsifota, Tsiandamba, Andalambezo, Morombe- qui attestent cet ancien rayonnement. Ils sont attractifs pour les Vezo par leurs lignages prestigieux et par leurs femmes très belles au teint clair ".

Un ancêtre du notable n°1 de Salary, son grand-père semble-t-il, était ainsi un Mahafaly installé sur le littoral, partageant, à peu de choses près le mode de vie des Vezo autochtones. Il appartenait au clan Temoita. Il habita, un temps, à l'emplacement de l'actuel Salary Avaratra.

Ce village semble avoir été fondé, il y a trois ou quatre générations, lorsque divers clans vezo de la région et divers clans mahafaly -dont les Temoita- voulurent entreprendre de s'initier à l'élevage des boeufs, peut-être en vue de satisfaire plus aisément à leurs besoins cérémoniels .

Il y avait alors, dans les parages, une source d'une remarquable qualité, située dans une grotte, considérée comme sacrée, puisqu'elle servait de résidence privilégiée à l'esprit de Ndriamandresy (Cf infra). D'autres points d'eau de moindre importance permettaient d'utiliser dans les meilleurs conditions les pâturages du voisinage.

Les habitants de la zone ne maîtrisaient aucune des techniques liées à l'élevage: les bêtes étaient laissées en liberté, et lorsqu'on désirait en récupérer une, l'opération était aussi difficile que la capture d'un quelconque boeuf sauvage.

L'entreprise évolua, en fait, de manière désastreuse: au bout de quelques années le troupeau avait repris sa liberté et s'était entièrement égayé dans la forêt.

Le désastre fut un peu moins total pour les boeufs appartenant au clan Temoita: quelques têtes purent être conservées, tant bien que mal, et l'actuel notable n°1 parvint à hériter d'une dizaine de têtes. Les points d'eau de Salary Avaratra s'asséchaient progressivement. Sur le conseil de ses enfants, il décida donc de s'installer plus au sud, à proximité d'une source de très bonne qualité, connue sous le nom de Tsimalaivola ("qui aime l'argent").

Ce déplacement du clan Temoita, de quelques centaines de mètres vers le sud, est à l'origine de la fondation du village de Salary Atsimo qui, dans l'actualité, est devenu sensiblement plus important que le village d'origine.

Les lieux étaient alors pratiquement inoccupés, mais ils étaient "parcourus" et "contrôlés" par un ensemble complexe de puissances immatérielles. Comme partout ailleurs à Madagascar, les nouveaux occupants durent établir des alliances avec ces forces diffuses dont l'hostilité aurait voué à l'échec toute tentative de nouvelle implantation.

Il importait d'abord, avant tout, d'obtenir l'accord des "esprits" de très anciens et très hypothétiques premiers occupants Vazimba.

Il fallait ensuite prendre en compte les forces liées au pouvoir local qu'exerçaient autrefois les souverains Andrevola, matérialisées par l'existence, dans la forêt, à sept ou huit kilomètres au nord-est de Salary Avaratra, de très anciens tombeaux.

D'ailleurs, la grotte "sacrée" de Salary Avaratra était la demeure de prédilection de l'esprit Ndriamandresy qui joue un rôle essentiel dans la cosmogonie locale.

Ndriamandresy ou Andriamandresy aurait vécu à la fin du XVI° siècle, notamment dans cette région. Il fut l'un des souverains les plus importants de la dynastie des Maroseraña responsable de la formation de la monarchie sakalava. Il serait le père du grand Andriandahifotsy.

Dans la région de Salary, Ndriamandresy serait devenu l'une des forces spirituelles majeures qui contrôlent le monde forestier. Les hommes ne peuvent toucher à la forêt, y pénétrer, y abattre des arbres qu'en respectant, sous le contrôle de Ndriamandresy, la flore, la faune, les esprits, en un mot tout ce qui constitue la vie de la forêt.

Ndriamandresy est ainsi devenu le gardien symbolique du fragile équilibre qui s'est établi entre l'éco-système forestier et les interventions humaines.

Mais la forêt demeure le lieu de vie de multiples esprits.

Les Mikea figurent à un niveau intermédiaire. Ils sont certes, des humains, mais on redoute et on admire leurs extraordinaires pouvoirs magiques qui leur permettent de déjouer les innombrables périls que recèle la forêt, et de cohabiter sans dommages avec toutes sortes d'animaux fabuleux, souvent mangeurs d'hommes (*tsiboko* et *tsongonaombe*) et génies *koko*, qui, nous l'avons vu, se partagent arbres, arbustes et clairières. Ces êtres agressifs, cruels, dangereux, mortifères, apparaissent avec une grande fréquence dans les représentations liées aux maladies. Parmi eux, les *Koko Ndriamandresy* sont tenus pour responsables de la stérilité féminine.

C'est donc après avoir pactisé avec l'ensemble de ces forces et établi une sorte d'équilibre stable avec elles que le nouveau village de Salary Atsimo a pu se développer autour de la première implantation liée au clan Temoita.

Les membres de ce clan constituèrent un premier ensemble de maisons, au lieu dit Ambalabe, dont le nom rappelle les origines du village. En effet, pour en finir avec les pertes provoquées par les divagations incontrôlées du bétail, le notable n°1 décida de changer de technique et de procéder à la construction d'un grand parc auquel les boeufs seraient périodiquement ramenés. Le mode de gardiennage demeurait très souple, mais devenait beaucoup plus sévèrement contrôlé que par le passé.

Peu avant, ou après la fondation d' Ambalabe, les membre d'un clan vezo, les Tijoria, venus des environs de Tuléar, s'établirent à Ankitsake, à peu de distance au sud. Ils se considèrent, eux-aussi, comme les fondateurs du village, mais, dans la pratique, c'est le chef du clan Temoita, le leader n°1, qui impose sa prééminence sans contestation véritable. Il occupe, actuellement, les fonctions de Président du *Fokontany*, après avoir très longtemps, au cours de l'époque coloniale, tenu le rôle de chef de village. Son autorité, même dans les aspects strictement cérémoniels (Cf infra), n'est pas sérieusement contestée.

Avec le temps, d'autres quartiers sont venus s'ajouter aux deux premiers.

D'abord Amboanio I, au Sud-Ouest du village, a été crée par un Vezo Mahafaly originaire de Fiserenamasay, village de pêcheurs, proche de Manombo, à environ trente cinq kilomètres au sud de Salary. Il était le père adoptif de l'actuel leader du groupe et cette installation a eu lieu trente ou quarante ans auparavant. Le *Hazomanga* du clan est demeuré à Fiserenamasay, qui demeure le centre de l'unité cérémonielle à laquelle appartiennent les habitants actuels d'Amboanio I. Les chefs des cinq ménages du clan sont des cousins parallèles patrilatéraux : leurs pères sont frères.

Amboanio II a été fondé peu de temps après par un Vezo Mahafaly venu de Tsiandamba, à douze kilomètres au sud de Salary. Il avait épousé une femme Tijoria d'Ankitsake et ses cinq fils sont devenus les cinq chefs de ménage vivant à Amboanio II. Ils ont tous épousé des femmes de Salary; leurs trois soeurs, ont épousé des hommes de Salary qui se sont eux-aussi installés dans le quartier. De tels cas de résidence uxorilocale ne sont pas rares à Salary et on en relève dans chacun des quartiers. Le *hazomanga* est demeuré à Tsiandamba.

Ankaodia est à l'ouest du village. Il correspond à un essaimage des Temoita d' Ambalabe, l'oncle paternel du leader n°1 s'étant trouvé trop à l'étroit dans son quartier. Le *hazomanga* est, bien sûr, resté à Ambalabe.

Antanambao, à proximité de la forêt, est de création très récente. Le fondateur, originaire d'Ambatomiloha, à une quinzaine de kilomètres au nord de Salary, a épousé une femme Tijoria d'Ankitsake. Le *hazomanga* est resté dans le village d'origine.

* Les nouveaux pâturages forestiers de la région de Salary, se trouvent donc confrontés à une implantation humaine très particulière qui impose un certain nombre de contraintes.

Le village de Salary s'est durablement enraciné sur le littoral mais son emprise n'est guère forte sur l'espace qui l'environne.

La mer n'est véritablement exploitée que jusqu'au récif corallien qui se situe, selon les endroits, de quelques centaines de mètres jusqu'à six ou sept kilomètres de la côte.

La zone de pêche plus spécialement réservée à Salary est assez peu étendue. elle se situe au sud d'une ligne imaginaire, perpendiculaire à la côte, située à mi-chemin entre Salary et Bokodoy; et au nord d'une ligne analogue située à mi-chemin entre Salary et Tsiandamba. Ces limites ne sont d'ailleurs guère rigoureuses, et les éventuelles infractions ne paraissent pas provoquer de conflits notables.

Vers le large, on ne dépasse le récif que pour la navigation de haute mer qui permet de rejoindre des points relativement éloignés comme Manombo ou Tuléar vers le sud, Andavadoaka ou Morombe, vers le nord.

Les habitants de Salary, comme tous les Vezo n'occupent intensément que la frange littorale, très réduite, entre la mer et la forêt. Le village est situé légèrement en retrait par rapport à la première dune. Le terroir agricole est insignifiant et se résume à quelques champs de pastèques ou de *lojy* (pois voèmes) à l'est du village, aux abords de la forêt. Quelques chèvres et un très petit nombre de porcs trouvent leur nourriture en errant aux abords immédiats du village.

La forêt est à peine effleurée: les femmes y ramassent du bois, à la lisière; les hommes ne vont guère plus loin.

Quand au bétail de Salary (Cf infra), il ne s'éloigne guère, en principe, du principal point d'eau du village.

Un espace important restait donc disponible, dans des conditions de forte sous-utilisation. C'est lui qui a permis l'implantation de nouveaux pâturages forestiers.

*

CHAPITRE 2

LES NOUVEAUX ESPACES PASTORAUX DANS LA REGION DE SALARY : UN ELEVAGE FORESTIER EXTENSIF SANS VERITABLE GARDIENNAGE.

1) LES CONDITIONS DE L'ARRIVÉE DE NOUVEAUX TROUPEAUX AUX ENVIRONS DE SALARY.

Le troupeau du clan Temoita de Salary Atsimo, après de modestes débuts, a connu son véritable développement à partir des années soixante. Il occupait l'espace forestier de façon très modeste, dans la mesure où son errance était limitée grâce à un véritable gardiennage et à des retours périodiques au parc.

En 1972, un nouveau troupeau appartenait à un éleveur résidant à Antanile, près d'Antseva, à peu de distance de la route nationale n° 9. Nous le désignerons sous le nom de Solo.

Dès le début des années soixante-dix, ses troupeaux se sentaient quelque peu à l'étroit. Il y eut, vers 1972-1973 une recrudescence des vols de boeufs, et les voleurs, sévissaient surtout dans les pâturages situés à l'est, en direction du pays bara, tout proche.

Le coton commençait déjà à se développer à cette époque et Solo lui-même songeait à entreprendre quelques plantations. Il entreprit donc d'explorer la forêt, vers l'ouest, cherchant surtout à proximité du littoral, où les points d'eau sont le plus nombreux.

C'est ainsi qu'il finit par découvrir le site d'Ankaramifoke, qui présentait d'intéressantes qualités. A sept kilomètres au sud de Salary, en bordure de mer, à l'abri d'une dune morte, plusieurs grands tamariniers ("Tamarindus indica"), ombragent majestueusement une petite mare dont l'eau se renouvelle régulièrement.

Pour obtenir l'autorisation de s'installer, Solo pris contact avec le leader n°1 de Salary considéré comme propriétaire moral de cette zone qui était alors entièrement inutilisée. Les contacts furent facilités, alors, par le fait que tous deux étaient des *ombiasy* assez connus. Il fut décidé que Solo devrait sacrifier une vache *sekatse* (qui ne procrée plus), afin de sceller définitivement l'alliance et d'obtenir le droit de prendre possession du point d'eau et de l'espace pastoral qui l'entoure.

* Vers 1980, deux nouveaux points d'eau commencèrent, ou recommencèrent, à être utilisés.

Le premier à Ankilitelo, à quatorze kilomètres au nord-est de Salary, dans une zone couverte de bush. La zone est très isolée, dans la forêt épineuse. Le site sert de collecteur naturel aux eaux de ruissellement qui s'infiltrent pour former une nappe

phréatique peu profonde, que l'on a pu atteindre aisément en creusant un trou. Des tamariniers centenaires donnent une ombre épaisse très appréciée par le bétail qui vient de se désaltérer.

Le puits appartient actuellement à un éleveur masikoro venu de Belitsake, à peu de distance au nord d'Antseva, village d'origine de Solo. Il y dispose d'un troupeau de trente têtes environ, laissées à la garde d'un bouvier originaire de Salary.

Le second point d'eau, à Tsivovo, à dix-huit kilomètres au nord de Salary, est utilisé, depuis 1980, par deux éleveurs, un Vezo de Manombo, résidant à Tuléar et possédant quatre-vingts têtes, et un Antandroy de Belitsake, avec cent têtes.

Deux gardiens assurent séparément le contrôle des deux troupeaux. Le premier est un Masikoro, le second un Antandroy qui est le propre fils du propriétaire.

Tsivovo est composé, en fait, de quatre puits, dont trois sont en usage. Mais l'un d'eux est considéré comme *faly* (sacré, tabou), parce qu'il était autrefois utilisé par des Mikea, considérés comme détenteurs de droits moraux sur cet endroit. Comme il n'a pas été possible de négocier avec eux, puisqu'ils fuient tout contact, les nouveaux arrivants durent se contenter de traiter avec le notable n°1 de Salary, qui se chargea d'intercéder, au moins de manière symbolique, auprès des Mikea.

Le bouvier vezo de Manombo a choisi, pour légitimer sa présence, de devenir le *fatidra*, le frère de sang, du notable n°1, alors que l'éleveur antandroy s'est contenté, comme l'avait fait Solo en 1972, d'effectuer le sacrifice d'un boeuf.

Plusieurs informateurs ont souligné que des éleveurs de la région ont sollicité de nouvelles implantations, mais ils se sont heurtés au refus des occupants actuels.

Deux éleveurs, venus de la région d'Antseva, ont tenté de s'installer au sud de l'aire pastorale utilisée par Solo, vers Tsiandamba. Un troisième a voulu empiéter, très partiellement, sur les pâturages de Solo qui, semble-t-il, l'a chassé sans ménagement, sans même attendre l'éventuel arbitrage du notable n°1 qui aurait eu, seul, le droit de procéder à l'expulsion.

Solo a justifié son comportement en indiquant que le point d'eau lui appartenait et qu'il ne pouvait être partagé.

D'autre part il est permis de penser que la présence de nouveaux éléments dans la région augmenterait le risque d'insécurité, toute personne "étrangère" étant susceptible de devenir tôt ou tard un informateur pour les *malaso*, les voleurs de boeufs.

2) L'ÉLEVAGE FORESTIER EXTENSIF: CARACTÉRISTIQUES GÉNÉRALES

Le système d'élevage mis en oeuvre par les éleveurs récemment implantés dans la zone de Salary est tout-à-fait particulier et diffère assez sensiblement de celui pratiqué pour le troupeau du leader n°1 de Salary.

Le principe est à peu près le suivant. Le propriétaire d'un troupeau déterminé s'approprie un point d'eau de bonne qualité: l'eau ne doit pas être trop saumâtre, et elle doit être suffisamment abondante. Il est souhaitable que le point d'eau se trouve dans un cadre agréable et ombragé, de façon à ce que les bêtes puissent, après avoir

bu, se reposer dans de bonnes conditions. L'emplacement est aménagé de telle façon que les bêtes, pour boire, ne puissent se passer de l'intervention du bouvier. Concrètement, le trou (de dix à vingt mètres carrés) au fond duquel se trouve l'eau, est soigneusement entouré d'une épaisse barrière d'épineux, de manière à ce que les bêtes ne puissent s'en approcher. C'est le bouvier qui doit descendre au fond du puits, remplir un seau, et en verser le contenu dans un abreuvoir, *koronga* grossièrement taillé dans un gros tronc d'arbre, de quatre à cinq mètres de long.

De cette façon on évite d'abord les glissades et les chutes qui pourraient blesser les bêtes, mais aussi on permet au bouvier de contrôler sans exception tous les boeufs qui viennent boire. Ceux qui arrivent pendant son sommeil ou son absence doivent, en effet, attendre son retour pour étancher leur soif.

Par ailleurs, tous les autres points d'eau, d'importance secondaire qui se trouvent à l'intérieur de l'aire normale de déplacement du troupeau doivent être soigneusement bouchés ou, tout au moins, rendus inaccessibles. De cette façon, le boeuf appartenant à ce troupeau n'aura d'autre alternative, pour s'abreuver, que de revenir au point d'eau principal, où il sera contrôlé par le bouvier.

Comme corollaire à cette mesure, il est nécessaire que les bêtes n'appartenant pas au propriétaire du point d'eau soient sévèrement éloignées de celui-ci, lorsque, après s'être égarées, elles tentent de s'y abreuver. Il ne s'agit pas d'une mesure vexatoire, mais au contraire d'une attitude positive visant à contraindre la bête égarée à reprendre le chemin de son aire de pâturage. Dans cette logique, si le propriétaire du point d'eau laissait boire une bête n'appartenant pas à son troupeau, il pourrait être soupçonné de vouloir se l'approprier indûment.

Les bêtes reçoivent un semblant d'apprentissage, renforcé par diverses pratiques magiques, pour que leur comportement puisse s'accomoder de la liberté quasi-totale qui leur est laissée.

Le séjour sur les pâturages de Salary est temporaire et concerne seulement la saison sèche. Dès le retour des premières pluies, vers Octobre ou Novembre, les bêtes retournent dans leur région d'origine, à Antseva, ou Belitsake.

3) LA STRUCTURE DU NOUVEL ESPACE PASTORAL.

* Le point d'eau

est le pôle central de l'espace pastoral dans ce système d'élevage extensif en milieu forestier.

Dans l'étude réalisée à Salary, il nous a été donné d'étudier les trois points d'eau les plus rapprochés du village, qui s'inscrivent dans ce système, à Ankaramifoke, Tsivovo et Ankilitelo.

Ces points d'eau présentent plusieurs caractéristiques communes:

* L'agrément des trois sites est évident. Ils sont caractérisés par la présence de tamariniers majestueux qui fournissent une ombre épaisse et abondante, et les boeufs éprouvent une satisfaction manifeste, une fois désaltérés, à se reposer quelques heures à l'ombre, avant de reprendre leurs déplacements de plusieurs jours.

Mais les tamariniers sont aussi des arbres "sacrés", en ce sens que leur ancienneté et l'attrait qu'ils exercent sur les hommes et les bêtes grâce à la fraîcheur de leur ombre, font qu'à leur présence se rattachent très fréquemment de nombreux souvenirs. Les esprits des personnes qui ont eu plaisir, autrefois, à se reposer à l'ombre de ces arbres, peuvent avoir l'habitude d'y séjourner de temps en temps. Cette dimension "sacrée" (il vaudrait mieux parler du sentiment de présences diffuses qu'il convient de respecter) apparaît très nettement à Tsivovo, à travers la référence qui est faite à l'époque où les Mikea, perçus dans ce cas comme semi-mythiques, utilisaient la source. Elle est aussi explicite dans le très beau site d'Ankaramifoke (d'après B.KOECHLIN 1975, p. 96, ce terme pourrait signifier: "la roche corallienne où l'eau s'engouffre dans un trou en chassant de l'air sous pression").

A Ankilitelo, notre informateur, le bouvier Kolary, n'a pu donner aucune précision sur l'aspect "sacré" du site qui paraît cependant très vraisemblable, et que le visiteur ressent avec netteté.

Le point d'eau lui-même a déjà été décrit dans le chapitre 2, il comprend deux éléments essentiels, le puits, entouré par une infranchissable barrière d'épineux, et l'abreuvoir auquel les bêtes ont seul accès, et qui est rempli, à l'arrivée des bêtes, par le bouvier.

* L'aire de pâturage.

En principe, un boeuf qui a pu s'abreuver copieusement à l'abreuvoir dispose d'une autonomie de trois à quatre jours. Il est donc conditionné pour ne s'éloigner du point d'eau que d'une distance lui permettant de revenir dans ce délai.

A vrai dire, la dépendance du boeuf à l'égard du point d'eau n'est pas aussi totale qu'il serait souhaitable. Les bêtes peuvent retarder leur retour en découvrant, au hasard de leurs déplacements, une flaque ou une petite mare. En cas de soif urgente, elles savent éventrer d'un coup de corne, le tronc du *nonoke* ("ficus megapoda"), ou de certains baobabs. En effet, ces "gros arbres au tronc important et tourmenté recèlent des cavités qui peuvent contenir de l'eau de pluie" (B. KOECHLIN, 1975, p. 40).

Les boeufs se déplacent dans la forêt, plutôt par petits groupes de trois, quatre ou cinq, sous la direction d'un leader qui oriente le déplacement et décide du moment du retour. C'est lui, aussi, qui guide ce retour. L'arrivée du petit groupe au point d'eau est un moment fort. Le leader meugle, dans le lointain, dès qu'il entrevoit la proximité de son but. Il arrive, alors, à pas majestueux, suivi par ses accompagnateurs, sous le regard du bouvier et des autres bêtes qui se reposent à l'ombre des tamariniers avant de repartir. Il boit le premier, puis va se reposer à son tour. Quelques brèves bagarres surgissent entre certaines bêtes, pour des raisons de rivalité, mais l'ambiance dominante demeure marquée par la sérénité.

Le bouvier contrôle d'un coup d'oeil la santé et la bonne allure des bêtes qui reviennent ainsi. Il prend alors les dispositions qui peuvent s'imposer (Cf infra), ou, si une bête tarde à reparaître, il part à sa recherche. Cette recherche ne s'effectue pas au hasard: chaque bête est connue pour ses caractéristiques psychologiques; le bouvier sait qu'elle préfère telle herbe, ou les fruits tombés de tels arbres; il sait

qu'elle affectionne plutôt tel type de site, qu'elle est ou non bonne marcheuse, qu'elle ne s'éloigne guère de tels compagnons...

Sur ces bases, et en examinant soigneusement les traces laissées, le bouvier récupère presque toujours la bête égarée, ou son cadavre si elle a été victime d'un accident. Les cas de perte définitive paraissent assez rares, et il arrive que des bêtes que l'on croyait perdues réapparaissent soudain, plusieurs semaines après leur disparition.

Les herbes les plus appréciées par les boeufs de la région sont surtout le *bokabe* et l'*hipoty* dont nous n'avons pu effectuer l'identification botanique.

Mais en fait,l'essentiel de l'alimentation du bétail est composé de feuilles d'arbres et de fruits tombés au sol. Les espèces les plus appréciées, selon les éleveurs de la région, seraient *try, vahipinde, katepoke, folotse, dremotse, tsivolovo, foty* ... dont nous n'avons pu procéder à l'identification, et la graine du *fony* ("Adansonia *fony*").

Dans l'ensemble, les bêtes se déplacent au sein d'un espace d'environ cent-vingt kilomètres carrés; elles ne s'éloignent jamais de plus de vingt kilomètres sauf si elles s'égarent et peuvent dévier d'environ trois kilomètres de part et d'autre de leur axe principal de déplacement, qui tient toujours compte de l'itinéraire suivi par les membres de leur groupe.

Normalement, les boeufs commencent à paître lorsque le soleil décline, vers quatorze ou quinze heures. Ils broutent toute la nuit, et ne se reposent véritablement qu'à partir de huit heures du matin, quand la chaleur commence à se faire sentir. Les jours où ils doivent revenir au point d'eau, ils choisissent généralement cette heure pour effectuer le trajet.

C'est aussi à ce moment de repos que les bouviers partent éventuellement à la recherche des bêtes manquantes.

Lorsqu'une bête s'écarte de son aire normale de pâturage, il est facile de l'identifier par ses marques d'oreilles (*sofin'omby*, Cf infra). Les gens qui la rencontrent à un point d'eau doivent l'empêcher de s'abreuver, pour la contraindre au retour, et, si possible, communiquer l'information au légitime propriétaire. Toute attitude différente pourrait laisser présumer une intention de vol.

A la fin de la saison sèche, les quatre troupeaux concernés par les trois points d'eau qui sont décrits ici, reviennent dans leur région d'origine.

Pour le troupeau de Solo, ce sont les boeufs, eux-mêmes qui décident du moment du retour, lorsque les premiers orages éclatent vers l'est. Ils se rassemblent alors, par petits groupes et entreprennent seuls le voyage jusqu'à Antanile, près d'Antseva, sur une distance de vingt ou trente kilomètres selon l'endroit où ils se trouvent au moment de leur départ.

Les boeufs qui paissent dans la région ont la réputation d'être très attachés à leur espace pastoral habituel. A l'inverse tous les bouviers et propriétaires de boeufs de la région pensent qu'ils s'adaptent très mal à un changement de pâturage. Solo cite le cas, survenu à plusieurs reprises, de boeufs de son troupeau qui, ayant été volés et acheminés de force loin de leurs pâturages, se sont rebellés, pour reprendre leur liberté et revenir "chez-eux".

4) LES TROUPEAUX.

Nous envisagerons rapidement trois aspects importants concernant les troupeaux :

- leur composition,

- leur mode d'appropriation, en relation avec le phénomène des marques d'oreille qui a, dans tout l'Ouest et, sans doute, dans tout Madagascar, une grande importance sociale ;

- les contrôles exercés sur le troupeau.

4.1) La composition des troupeaux.

Les troupeaux de la région de Salary ont une fonction principalement cérémonielle, leur composition vise donc surtout à ce que soient largement représentées les couleurs de robe les plus recherchées, et le plus souvent recommandées par les *ombiasy* lorsqu'un sacrifice s'impose.

Ces couleurs recherchées sont *soavolo* (blanc tacheté de noir), *mavo*, (à dominante grise), *volohazo mainte* (noir mélangé de de gris).

Outre la robe, on est très sensible à la beauté générale de la bête, à la symétrie et à la courbe élancée de ses cornes, à son allure élégante et majestueuse.

Lorsqu'une bête doit être vendue pour des raisons fortuites (un soudain besoin d'argent), on cédera de préférence une bête grasse, donc susceptible d'obtenir un bon prix, mais de robe médiocre.

Solo est le plus représentatif d'une stratégie qui paraît très courante dans la région. Il dispose, en fait de deux troupeaux.

A Antanile, son village d'origine, il possède trente têtes qui se caractérisent par leur apparence extérieure médiocre. Elles sont là comme une réserve monétaire facile à utiliser, comme une sorte de compte courant bancaire, dont on use au fur et à mesure des besoins. Sauf exception, aucune de ces bêtes n'aura d'utilisation cérémonielle; elles sont destinées à la vente sur le marché.

A Ankaramifoke, Solo entretient son "vrai" troupeau, celui qui constitue sa réserve cérémonielle, et son véritable capital, économique et moral, son "compte bloqué", en quelque sorte.

Ces bêtes sont belles, elles sont l'objet de ses soins attentifs. C'est pour elles qu'il a cherché et trouvé ce nouveau pâturage forestier et qu'il réside plusieurs semaines par an loin de son domicile principal. Ce troupeau constitue l'activité la plus importante de son existence, celle qui symbolise, aussi, la faveur dont il jouit auprès des ancêtres.

Solo distingue sept catégories principales parmi les bêtes de son troupeau d'Ankaramifoke:

. cinquante-six *vositse* (gros boeufs coupés),

. cinquante *sakandahine* (jeunes boeufs coupés),

. trois *ombilahy* (taureaux reproducteurs),

. dix-sept *temboay* (jeunes taurillons),

. cinquante *renene*(vaches),

. cinquante-quatre *sakambavene* (genisses)

. cinquante *maota* (veaux).

L'ensemble totalise ainsi deux-cents quatre-vingt têtes.

Ce capital est préservé autant que possible. On le réserve, bien entendu aux grandes cérémonies familiales -aux funérailles par exemple- mais aussi aux circonstances graves imprévues qui pourraient dépasser les marges de manoeuvre laissées par le "compte courant" d'Antanile. Solo a pu recourir à cette mesure extrême, par exemple, pour comparaître devant le tribunal lors d'un grave différend familial, et aussi pour agrandir son patrimoine foncier en vue d'entreprendre de nouvelles cultures.

4.2) Modes d'appropriation des troupeaux et marques d'oreilles.

La propriété des boeufs est indiquée par un certain nombre de marques, de découpages, effectués sur leurs oreilles, chaque groupe clanique disposant d'une marque propre, connue de tous les autres habitants d'une même région. Le problème ethnographique de ces marques d'oreilles a été, bien étudié, et depuis longtemps (Cf notamment Birkeli (E.) *Marque de boeufs et traditions de race. Documents sur l'Ethnographie de la côte occidentale de Madagascar*, Oslo, Oslo Ethnografiske Museum, bull.n°2, 1926, 58p.)

Les boeufs portent en général sur l'oreille droite la marque du clan paternel, sur l'oreille gauche la marque du patriclan de la mère.

Par cette marque (*sofin'omby*), le boeuf devient le symbole vivant et le substitut du clan auquel il appartient.

Dans le cas de la région de Salary, nous avons recensé les marques suivantes :

A Salary sud: les marques *Tsiombitany* pour le clan Tijoria, *Ohimalany* pour les Tinosy, *Tsimanabobo* pour le côté paternel des Temoite et *Tsimegnatse* pour leur côté maternel.

Le troupeau de Solo, autour d'Ankaramikoke, a des marques *Tsibiby* pour sa lignée paternelle, *Tsosoke* pour sa lignée maternelle.

A Ankilitelo, le troupeau de T. a la marque d'oreille *Jabala*.

A Tsivovo,la marque *Lazafara* pour le troupeau de l'éleveur vezo, *Mahabae* pour le troupeau appartenant à un Antandroy .

En fait,lorsque l'on observe un troupeau dans le concret, on rencontre une grande diversité des marques d'oreilles.

On trouve, bien sûr, de façon majoritaire, des boeufs portant la marque du clan paternel du propriétaire.

Mais ce dernier entretient aussi des bêtes portant la marque du patriclan de sa mère. Les boeufs, nés de génisses appartenant à cette catégorie, hériteront de la marque portée par leur mère.

Le fils du propriétaire peut souhaiter joindre au troupeau paternel la marque du patriclan de sa mère. Dans ce cas, si son père accepte, il achète deux génisses dont l'une portera la marque de son père, l'autre celle de sa mère. Les descendants de cette dernière hériteront de la marque de leur mère. Si le fils n'a pas les moyens d'acheter deux génisses, un arrangement peut être trouvé. Il achètera une seule génisse, portant la marque paternelle. La première progéniture femelle recevra alors la marque de la branche maternelle.

Enfin -et surtout- les boeufs dits *tandra* sont à l'origine de la présence de nombreuses marques "étrangères" dans un troupeau donné.

On appelle *tandra* un boeuf donné à une femme, soit par son père, soit par ses frères, quand elle se marie. Cela peut être, aussi, un boeuf donné à un garçon par l'oncle maternel, lors de la circoncision.

En général, c'est une génisse qui est ainsi offerte, de façon à ce que la bête puisse procréer et avoir une descendance dans le troupeau du mari. Ces bêtes porteront la marque du patriclan de la femme ou de la mère.

La jeune femme reçoit en général une ou plusieurs génisses en cadeau de la part de son père et/ou de son/ses frère(s) lorsqu'elle se marie. Tous les veaux nés de cette/ces génisse(s) conserveront la marque de leur mère, c'est-à-dire la marque du patriclan de l'épouse.

Le troupeau d'un homme marié compte donc des boeufs portant la marque du patriclan de son ou de ses épouses

Celle-ci conserve la propriété de ses boeufs, mais elle ne peut les utiliser sans le consentement de son mari ou, après divorce, de son père ou de son frère. La femme se trouve donc dans une situation de dépendance permanente quant à la gestion de son troupeau. Son droit de propriété n'est pas contesté, mais elle n'obtient jamais le droit d'utiliser librement son bien.

Pour échapper à cette contrainte, beaucoup de femmes, dans l'actualité, paraissent choisir de ne pas s'intéresser à l'augmentation de leur troupeau. Alors que les propriétaires de troupeau consacrent tous leurs soins et toutes leurs économies à l'achat de nouvelles bêtes, les femmes, même lorsqu'elles appartiennent à une famille d'éleveurs semblent tentées par d'autres investissements (achat de matériaux de construction, de machines à coudre) ou par des dépenses de consommation (vêtements, parures, et même cuisine dite coûteuse, mettant en oeuvre des ingrédients plus recherchés que ceux qui figurent dans les menus traditionnels).

En conclusion, on trouve normalement dans un troupeau donné : la marque du clan paternel du propriétaire, celle de son clan maternel, la marque de la mère, ou des mères, de chacun de ses fils, la marque des clans paternels -et éventuellement- maternels de chacune de ses épouses actuelles...

4.3) Les contrôles exercés sur les troupeaux.

Les contrôles exercés sur les troupeaux, au cours de leurs déplacements, sont de plusieurs types.

Il y a, d'abord, un contrôle direct, exercé matériellement par le bouvier lui-même (* 4.3.1) et qui peut s'exprimer par des soins divers (* 4.3.2).

Il y a, ensuite, dans un autre registre, tout un ensemble de soins d'ordre magique (* 4.3.3.).

Mais, en définitive, du fait du dressage qu'il reçoit, et de l'expérience qu'il lui est permis d'accumuler au cours de sa vie itinérante, du fait aussi -pensent les éleveurs- des soins magiques qu'il reçoit, le boeuf devient capable de s'auto-contrôler dans une mesure relativement importante (*4.3.4.).

* 4.3.1) *Les contrôles exercés par les bouviers.*

Les propriétaires de troupeaux disposent généralement d'un ou plusieurs bouviers salariés, chargés de l'ensemble des contrôles exercés depuis le point d'eau.

Le notable n°1 a un bouvier recruté à Salary même; Solo, à Ankaramifoke, en a deux, recrutés dans un hameau voisin, mais il participe lui-même activement à ces tâches de contrôle et il n'hésite pas à quitter Antanile pendant plusieurs semaines à cette fin.

Le Masikoro qui utilise le point d'eau d'Ankilitelo a recruté un bouvier parmi les habitants de Salary Nord. Le Vezo de Manombo, qui a des boeufs à Tsivovo, utilise un bouvier masikoro, tandis que le propriétaire antandroy emploie, pour cette tâche, son propre fils.

Les bouviers, normalement, reçoivent, tous les six mois, un salaire de trente mille francs malgaches, ou un *maota* (veau d'un an) cette dernière solution étant considérée comme préférable par les deux parties.

En plus, le "patron" s'engage à les ravitailler de temps en temps en produits frais. Il peut aussi, selon son humeur, leur faire des cadeaux en tissus.

Solo qui cherche à s'attacher ses bouviers, leur donne en plus, le droit de cultiver, pour leur compte, quelques lopins de ses terres.

Les habitants de Salary pensent qu'il est particulièrement avantageux d'être un bouvier régulier pendant quelques années. Pourtant, leurs conditions de vie sont extrêmement difficiles dans la mesure où ils sont condamnés à vivre, le plus souvent, dans un extrême isolement. Kolary, à Ankilitelo, avait même manifestement perdu la notion du temps écoulé et n'avait pas reçu, depuis des semaines, la visite du propriétaire qui devait, en principe lui apporter, de loin en loin, de la nourriture.

Par ailleurs, la responsabilité du bouvier est lourde et il doit, pour accomplir correctement sa tâche, manifester un très grand savoir-faire, incluant une connaissance achevée du comportement et de la psychologie des boeufs.

L'ensemble de ses tâches pourrait s'énumérer de la façon suivante :

. contrôle du puits et approvisionnement en eau de l'abreuvoir, inventaire des boeufs présents et manquants, examen sommaire de l'état de santé des boeufs qui viennent boire ;

. soins élémentaires à donner aux bêtes présentant certains symptômes bénins. Pour les cas plus graves,le propriétaire, prévenu par le bouvier, intervient généralement lui-même avec, éventuellement, l'aide d'un spécialiste (Cf infra) ;

. recherche des veaux nouveaux-nés, qui sont gravement menacés par les chiens errants ; l'un des devoirs du bouvier est alors de se procurer un produit toxique qui empoisonne la viande, et de poser des appâts empoisonnés dans les zones parcourues par les chiens errants qui pourraient présenter un danger pour les jeunes veaux ;

. recherche des bêtes portées manquantes

. contribution au fonctionnement général du système d'élevage sans gardiennage, en repoussant systématiquement les boeufs d'autres propriétaires qui voudraient s'abreuver à un point d'eau qui n'est pas le leur.

Pour autant que nous ayons pu en juger à partir du trop petit nombre d'observations effectuées, il semble que le bouvier soit un futur éleveur en train, à la fois d'accumuler les premiers éléments de son futur troupeau, et d'acquérir les connaissances techniques qui lui seront nécessaires pour, plus tard, gérer efficacement son troupeau.

* 4.3.2) *Les soins apportés au troupeau.*

Les soins importants sont pris à l'initiative du propriétaire souvent à la suite d'informations fournies par le bouvier. Ils imposent parfois le recours à divers spécialistes.

Sans chercher à être exhaustifs nous présenterons ici les principales interventions effectuées sur le bétail pour assurer sa reproduction et le maintien de sa bonne santé.

La relative complexité de ces interventions conduit à corriger une première impression superficielle qui pourrait donner à croire que, dans cette forme d'élevage, les bêtes sont pratiquement abandonnées à elles-mêmes.

Nous avons plus particulièrement relevé trois types d'interventions, relatives aux choix du taureau pour la reproduction, à la castration et aux soins relatifs aux maladies les plus courantes.

a) Le choix du taureau.

Pour qu'un taureau soit apprécié il doit satisfaire à deux conditions essentielles liées à la couleur de sa robe (certaines couleurs sont particulièrement recherchées) et à la virilité de son comportement.

La condition relative à la robe est importante dans le type d'élevage pratiqué aux environs de Salary qui a des fonctions principalement cérémonielles. Elle peut n'avoir aucune importance dans un élevage "commercial".

Un futur bon taureau peut être repéré très tôt, lorsqu'il a à peu près deux ans. Normalement, il doit commencer alors à s'intéresser activement aux femelles. Il passe quatre ou cinq jours avec la vache choisie, puis, normalement, il doit s'éloigner à la recherche d'un autre groupe où il trouvera une nouvelle femelle, avec laquelle il restera encore pour une période de quatre ou cinq jours. Par périodes successives, il fera ainsi le tour de tous les groupes qui constituent le troupeau.

Un taureau qui n'a pas un tel comportement n'échappe pas à la castration.

b) La castration.

Lorsque l'on doit procéder à des castrations, la première des tâches, pour le propriétaire, consiste à consulter l'*ombiasy*, le devin, qui va donner trois informations importantes :

- le jour faste qui permettra à l'opération de se dérouler dans les meilleures conditions pour le troupeau ;

- la couleur de robe du jeune taureau qui devra être coupé le premier ;

- l'existence éventuelle d'un *havoa*, terme à la traduction délicate, qui signifie qu'à la suite d'une action mauvaise, commise par un membre du groupe auquel appartient le troupeau, ou à la suite d'un grave différend impliquant l'un de ces membres, il existe un ressentiment, une rancune, un désir de vengeance, qui risque d'avoir des conséquences négatives pour le troupeau (5). Le *havoa* peut se référer à des faits dont l'existence est connue, mais aussi à des faits inconnus. Rien de bon ne pourrait arriver au troupeau tant que le *havoa* existe.

Le propriétaire a alors recours à un spécialiste de la castration, personnage toujours bien connu dans la région.

L'opération a lieu de préférence au mois de Novembre, durant la saison des pluies.

On réunit les bêtes dans le parc. Tous les membres de la famille et le bouvier se réunissent alors pour enlever le *havoa*.

Un rituel d'aspersion des bêtes à l'eau froide, dans le parc, permet d'effacer ces menaces potentielles.

Les taureaux à castrer sont alors attachés avec une corde neuve, et sortis du parc grâce à l'intervention de jeunes hommes.

Le spécialiste opère avec un simple couteau, bien tranchant .

Chaque testicule enlevé est mis dans un seau à demi rempli d'eau. La blessure est immédiatement lavée à l'eau froide, et la bête est lâchée. Elle s'éloigne alors d'elle-même et ne reviendra au point d'eau que lorsque la guérison sera totale.

Les participants de sexe masculin vont alors être invités à manger les testicules que l'on a fait cuire. Les hommes boivent, à cette occasion, du *makoasy*, une boisson alcoolisée traditionnelle à base de canne à sucre ou de miel, ou de tamarin, ou de *lamoty* (prunelle). C'est le propriétaire qui offre à boire à tous les assistants .

On peut castrer en moyenne, une dizaine de taurillons au cours d'une même séance.Le spécialiste chargé de l'opération reçoit une rémunération qui peut être variable. De plus, il reçoit, de droit, la corde qui fut utilisée pour maintenir les bêtes.

---

(5) B. KOECHLIN (1975) traduit simplement le terme havoa par "ennui d'origine surnaturelle" (p. 151, note 1).

c) Le traitement des maladies les plus courantes.

Les éleveurs de la région de Salary citent comme maladie les plus fréquentes, diarrhées, dysenteries, ophtalmies, auxquelles il convient d'ajouter les traumatismes divers, fractures, entorses, plaies de toute nature...

Les propriétaires et leurs bouviers connaissent, dans l'ensemble, les plantes appropriées à chacun de ces problèmes.

Pour les diarrhées : *vaho, katrafae* (cedrelopsis greveis) ; pour les dysenteries : *voafaria* ou *vahetaha*; pour l'ophtalmie : *telorave, tamenake* ; pour les blessures comportant des plaies: *rondravendaloasy, vahemalo, tohi-rave, malaikemotse* ; pour les entorses : le *katrafae*, et enfin, pour les fractures : *vahemafe*.

Selon les cas, ces herbes sont préparées pour être absorbées par la bête malade, ou écrasées sur une pierre plate pour constituer une sorte d'onguent dont on enduit la partie atteinte.

d) Les soins magiques apportés au troupeau.

Dans la pratique des éleveurs de la région de Salary, les rites magiques ont une réelle importance; ils sont perçus comme absolument nécessaires au bon fonctionnement du troupeau.

Cela tient, bien entendu, à l'ensemble des conceptions philosophiques et morales qui font du boeuf un médiateur privilégié dans toutes les communications établies avec les ancêtres. Le boeuf est l'animal dont le sacrifice est le plus agréable aux ancêtres; il vit donc, en quelque sorte, sous leur protection, ainsi que sous celle des divers esprits qui peuplent la forêt. Il existe une symbiose entre ces forces spirituelles et le troupeau.

Les pratiques magiques ont très clairement pour but de renforcer cette symbiose, de prévenir ou d'éliminer l'apparition de forces négatives qui pourraient survenir dans certaines circonstances.

Dans cette logique, un bon éleveur ne peut se dispenser, au moins de loin en loin, d'avoir recours aux services d'un *ombiasy* qui permettra d'organiser la protection préventive du troupeau, mais aussi de faire face à toutes sortes d'ennuis qui pourraient survenir.

Il est difficile de procéder à une analyse exhaustive de pratiques qui, par leur nature même, demeurent au moins partiellement secrètes.

Le secret est nécessaire, d'abord pour éviter que d'éventuels ennemis ne déclenchent de contre-forces parfaitement adaptées à leur cible. Par ailleurs, la plupart des pratiques magiques sont le résultat de tâtonnements, d'essais, d'erreurs, faisant intervenir un savoir transmis par un autre *ombiasy*, mais aussi une réflexion personnelle développée à partir du résultat empirique obtenu par ces pratiques.

Chaque *ombiasy* tire une partie de son pouvoir de l'efficacité socialement reconnue de ses techniques. Divulguer celles-ci équivaut à donner, à d'éventuels rivaux, des moyens de le concurrencer.

Au cours de notre brève étude, nous n'avons pu repérer qu'un petit nombre de pratiques "magiques" avérées.

En premier lieu tous les aspects divinatoires, qui ne sont pas forcément de la compétence du seul *ombiasy*. Des techniques relativement élémentaires peuvent permettre de déterminer les jours fastes pour toutes les opérations concernant le troupeau (date de début de la transhumance, jour de la castration ou du marquage des oreilles...)

Ces techniques permettent aussi le choix des bêtes qui seront sacrifiées, ou qui seront vendues, cédées ou échangées, ou l'ordre dans lequel les taurillons seront castrés.

De même,chaque propriétaire, chaque bouvier doit, pour la prospérité de son troupeau, respecter un certain nombre d'interdits, notamment alimentaires. Les *ombiasy* désignent ces interdits, qui peuvent être changés lorsque surviennent d'éventuels problèmes.

Parmi les techniques plus sophistiquées, nous n'avons pu observer que celles qui sont relatives à la fabrication des *toñin'omby*, (sortes d'amulettes protectrices du bétail). Mais il est clair qu'existent de très nombreuses autres techniques magiques auxquelles nous n'avons pas eu le temps d'avoir accès.

Le *toñin'aomby* est un talisman, qui peut être transmis par les ancêtres et est alors la propriété collective du groupe lignager. Sa fonction est d'assurer une protection générale du troupeau contre tous les dangers qui peuvent le menacer et, en particulier, contre les deux plus graves: le risque de vol, et celui de dispersion dans la forêt. Le *Mpisoro* ou *Mpitoka* garde précieusement ce talisman, ou le fait fabriquer quand sa nécessité se fait sentir; il le transmettra à ses successeurs avec tous les autres éléments du patrimoine du groupe.

C'est l'*ombiasy* qui indique au propriétaire l'usage qu'il doit en faire: le placer à l'entrée du parc, ou à proximité du point d'eau, ou à un point critique de l'itinéraire habituel des bêtes. Il lui indique aussi quels interdits devront être respectés par le propriétaire pour que le *toñy* conserve toute son efficacité, et quel jour devra être choisi pour le mettre en place.

Le *toñy* n'est pas immuable ; il peut être modifié pour que son efficacité soit améliorée. Il intervient alors une sorte de pacte entre le propriétaire et l'*ombiasy* : si le nombre de boeufs augmente après la mise en fonction du nouveau *toñy*, par exemple dans un délai d'un an, l'éleveur devra donner, un boeuf à l'*ombiasy*.

* 4.3.2) *L'auto-contrôle des boeufs ; les boeufs vus comme des personnes autonomes*

Les habitants de la région de Salary - comme sans doute dans d'autres régions de Madagascar - tendent à considérer les boeufs comme des personnes bien différenciées, dotées de caractéristiques psychologiques très particularisées.

Le boeuf est perçu comme une sorte de double de l'homme, toujours présent dans tous les actes importants de la vie, plus proche encore que les hommes du monde des ancêtres et des esprits.

Une longue cohabitation, vieille de plusieurs siècles, a conduit les hommes de l'Ouest de Madagascar à considérer le boeuf sous des traits psychologiques qui le mettent sur le plan d'une personne à part entière.

La plupart des termes qui décrivent une partie du corps s'emploient indifféremment pour les hommes ou pour les boeufs. De même de nombreuses maximes, d'usage très courant, décrivent cette proximité entre le boeuf et l'homme: *sahala amin'olombelo* ("le boeuf ressemble à l'homme"), *mahalala* ("il possède un pouvoir"), *mahihitse* (il possède la sagesse").

Les mythes d'origine des boeufs recueillis dans la région de Salary par l'un d'entre nous (Cf en annexes) font souvent intervenir un animal mystérieux, venu de la mer, qui utilise la parole pour s'adresser à l'homme en vue de négocier les conditions de son association avec celui-ci.

Mais c'est surtout le comportement quotidien du boeuf qui donne la mesure de ce processus permanent de personnalisation que lui font subir les gens qui vivent étroitement à son contact.

Chaque boeuf se définit par la couleur de sa robe, par ses caractéristiques psychologiques, mais aussi par son comportement social. Certains sont sauvages et plutôt solitaires, d'autres, au contraire, cherchent une compagnie définie.

Le troupeau se scinde, dans la réalité, en divers groupes spontanés dits *tariha* qui se forment par affinités, sous la direction d'un taureau, d'un boeuf coupé ou d'une vache expérimentée, assurant les fonctions de leader. Ce dernier a subi pendant plusieurs années les processus de conditionnement auxquels sont soumis tous les boeufs de la région. Il sait donc qu'il ne peut boire véritablement qu'au point d'eau qui lui est réservé. En cas de soif extrême, il sait reconnaître et éventrer les arbres dont le tronc recèle un peu d'eau. Il sait organiser son temps et celui de ses compagnons de façon à éviter les mouvements pendant les heures de forte chaleur, afin de retarder le moment où la soif imposera le retour au point d'eau. Il sait se méfier d'une certaine variété d'euphorbiacée dont coule un liquide blanchâtre qui provoque la cécité chez les bovidés et les caprins.

C'est le leader qui organise le déplacement de son *tariha* selon sa préférence pour certaines herbes ou pour le fruit de certains arbres. Cette particularité, bien connue du bouvier, lui est d'un grand secours si le groupe, ou l'un de ses membres s'égare.

Le leader sait retrouver,presque sans hésitation, le chemin du point d'eau, même s'il s'en trouve à une vingtaine de kilomètres, car depuis son jeune âge il a eu l'occasion de parcourir en tous sens son espace pastoral sous la direction de guides plus expérimentés.

La chanson populaire des pasteurs antandroy résume bien le phénomène: *vorombe mahilala ty añombe* ("le zébu est un grand oiseau qui connait son chemin"). C'est sans doute un mélange d'expérience et d'instinct qui permet aux principaux leaders de regrouper plusieurs *tariha*, à la fin de la saison sèche, et de regagner leurs pâturages d'origine, vers Antseva.

Quand le bouvier, protégé derrière la précaire clôture d'épineux, assiste au retour des divers *tariha*, il les regarde de la même façon qu'il regarderait un groupe de personnes, et ses commentaires tendent à faire ressortir telle ou telle caractéristi-

que psychologique de la bête, à prévoir qu'elle va probablement amorcer une échauffourée si elle passe à proximité de telle autre...

Enfin et surtout, il sait faire face à divers dangers, aux chiens sauvages, par exemple, en regroupant le *tariha* autour des jeunes veaux. Et même, si l'on en croit les témoignages recueillis à Salary, certains leaders, qui sont des *omby mahihitse*, c'est-à-dire "pleins de sagesse", sont capables de faire front contre des bandes de voleurs.

De façon générale, les boeufs se méfient de tous les étrangers qu'ils rencontrent. Nous avons pu observer nous-même que les boeufs, de retour à leur point d'eau, remarquant notre présence, préféraient s'immobiliser pour parer à toute éventualité. Ce n'est qu'après avoir observé que leur bouvier était parmi nous et qu'il ne manifestait aucune inquiétude, qu'ils continuaient leur approche.

Solo raconte que, il y a quelques années, des voleurs venus du pays bara avaient réussi à se rendre maîtres d'une partie de son troupeau. Au moment de quitter l'aire habituelle de pâturage, l'un des boeufs de Solo parvint à s'échapper et, malgré la distance, à revenir à son point de départ. Grâce à ses traces, il fut possible de reconstituer l'itinéraire suivi par les voleurs, et de retrouver l'ensemble des bêtes perdues. On raconte qu'un autre "*omby mahihitse*" de Solo a pu, à plusieurs reprises, mettre en déroute des voleurs qui tentaient d'emmener son *tariha*, en les chargeant avec violence.

De telles bêtes sont particulièrement respectées par leurs bouviers et leurs propriétaires qui aiment commenter longuement leurs exploits.

Dans l'ensemble,les éleveurs et les bouviers de la région de Salary estiment que les boeufs dont les oreilles sont marquées, c'est-à-dire les boeufs les plus personnalisés, qui représentent leurs ancêtres et la continuité de leur groupe clanique, ont un statut social plus élevé qui leur interdit, par exemple, d'être attelés à une charrue ou même à une charrette. Une telle situation serait considérée comme humiliante et servile par les membres du groupe détenteur de la marque d'oreille de ces boeufs.

5) LES STRATÉGIES DES ÉLEVEURS QUI UTILISENT LES NOUVEAUX PÂTURAGES FORESTIERS DE SALARY.

Solo semble très représentatif des stratégies mises en oeuvre par les éleveurs qui, à Antseva,et le long de la route nationale n°9, tentent de prendre place dans la forêt dite des Mikea.

Seul Solo était présent dans la région de Salary au moment de l'enquête. Nous n'avons donc pu établir de la même façon les stratégies qui animent N.O... et R.E... qui utilisent le point d'eau de Tsivovo, et T.S... dont le bétail s'abreuve à Ankilitelo. Mais il est permis de penser qu'elles sont peu différentes de celles de Solo.

Solo, alors qu'il était encore jeune, avait entrepris la culture de pois du Cap (*kabaro*) dans une zone favorable, à proximité d'Antseva. Le site était excellent pour des cultures commerciales, notamment en raison de la proximité du grand axe routier constitué par la route nationale n°9 qui unit Tuléar à Befandriana.

La plupart de ses premiers profits ont été transformés en boeufs aussi souvent que cela a été possible.

Les possibilités d'accumulation ont été augmentées, par la suite, grâce à la culture du coton. Celle-ci rapporte plus d'argent et, comme les débouchés étaient prometteurs, il y a quelques années, il a pu associer ses fils à cette activité.

Actuellement, Solo cultive quatorze hectares de coton, tandis que ses fils en font vingt. Les rendements sont assez faibles, de l'ordre de cinq cents kilos par hectare, alors que, dans la région, le rendement moyen se situe autour de mille-cinq-cents kilos.

Néanmoins,au prix plancher actuel de deux-cents francs malgaches par kilo, Solo et ses fils peuvent compter sur un revenu annuel brut de l'ordre de 4.760.000 FMG.

Compte tenu de ses coûts de production et de diverses dépenses incompressibles, il parvient à acheter tous les ans une dizaine de boeufs, presque toujours en fonction de critères esthétiques reposant sur la couleur de robe et sur l'allure dominante.

Les filles contribuent à l'accroissement du troupeau de Solo. En diverses occasions, les époux de ces filles leur offrent des boeufs qui sont joints au troupeau paternel, dans la mesure où eux-mêmes ne sont pas éleveurs et auraient des difficultés à en assurer l'entretien. Parmi ces occasions figurent une bonne récolte, un adultère, le simple désir de faire plaisir. Le don d'un boeuf est justifié par le souci d'apaiser une colère, fondée ou non, ou celui d'exprimer sa reconnaissance.

Quant à ses épouses, elles peuvent aussi contribuer à la prospérité du troupeau, d'abord en apportant, comme il est normal, les boeufs *tandra* (appartenant au clan paternel de l'épouse, et laissés en dépôt dans le troupeau du mari tout le temps que dure l'union conjugale).

Ensuite, l'épouse d'un éleveur, plus encore qu'une autre, doit se montrer profondément économe, ne consommant que le strict nécessaire, ne dépensant ni en toilette, ni en frivolités, ni en mets compliqués. Grâce à ce comportement responsable, l'éleveur peut consacrer toutes ses ressources à l'accroissement de son cheptel.

Un problème peut se poser à propos des enfants de l'éleveur qui, en bonne logique, devraient vouer plus de soins à l'entretien et à la surveillance du troupeau qu'à leurs études. Solo, conscient de ce problème, reconnaît qu'autrefois les fils d'éleveurs devaient, très jeunes, commencer leur apprentissage des techniques pastorales. Mais la vie change et va changer encore plus. La réussite ne sera plus donnée par les boeufs, mais par les succès scolaires. Solo accepte donc que ses enfants échappent au souci unique qui caractérise les familles d'éleveurs dans l'Ouest malgache, et qui les pousse à apporter tous leurs efforts et tous leurs soins à la prospérité du troupeau.

En ce qui le concerne, Solo a entièrement conservé l'idéologie de l'éleveur traditionnel. Il l'a transmise à ses fils et filles adultes, mais a renoncé à la transmettre à ses petits-enfants pour lesquels il souhaite des succès scolaires.

Il y a, d'ailleurs, dans tous les stratégies de Solo, une référence constante a deux sphères qui se juxtaposent sans s'interpénétrer, et sa suprême habileté, qui explique sans doute l'essentiel de sa très forte position sociale, vient du fait qu'il passe aisément d'une sphère à l'autre, sans que cela suscite de contradictions dans son comportement.

Ses besoins monétaires sont assez importants, notamment parce que sa soif de puissance l'amène souvent à des conflits qu'il n'hésite pas à traiter devant les tribunaux, dans la sphère moderne, car il sait que c'est elle qui tranche en dernière instance.

Il fait face à ces besoins grâce à son "compte courant" constitué par les boeufs "commerciaux" dont il dispose dans son parc d'Antseva, à proximité des marchés. Solo voit ces boeufs avec la même froide raison que le ferait un quelconque "homo economicus". Il les considère comme une réserve qu'il faut ménager et gérer de la façon la plus profitable.

Mais les boeufs qui constituent son "compte bloqué", à Ankaramifoke, appartiennent entièrement à sa logique d'éleveur traditionnel. Il dit lui-même qu'il les considère comme des boeufs *koko*, c'est-à-dire en symbiose avec les esprits de la forêt et avec toutes les forces spirituelles issues des ancêtres. Pour cette raison, il n'accepte pas d'envisager pour elles un autre type d'élevage que celui qui est pratiqué dans la forêt, à peu de distance de Salary. En particulier, il s'oppose à envisager de construire, comme le leader n°1 de Salary, un puits et un abreuvoir en pierres et ciment, estimant que de tels matériaux ne sauraient convenir à des *koko*.

Au sein de cette logique traditionnelle, il utilise au mieux les ressources dont il dispose. Ses talents d'*ombiasy* lui permettent d'assurer la meilleure protection de ses bêtes, notamment parce que les voleurs et les gens mal intentionnés hésitent à s'attaquer au troupeau d'un *ombiasy* qui saura rapidement découvrir le coupable et envisager des contre-attaques.

Mais il pratique aussi le *sikily* et l'astrologie, ce qui lui permet de connaître tous les jours fastes pour toute entreprise concernant son troupeau, et de retrouver plus aisément les bêtes égarées.

Pour utiliser les pâturages rapprochés de Salary, il a parfaitement su jouer sur les mécanismes traditionnels de l'alliance avec les pouvoirs locaux, politiques, sacrés ou lignagers. Son association avec le leader n°1 est sur ce point un modèle du genre.

La conservation de ses richesses sous la forme d'un troupeau lui paraît la plus satisfaisante pour des raisons morales, mais c'est aussi, selon lui, la plus rationnelle. Le croît de son troupeau lui rapporte plus que l'intérêt d'un livret de Caisse d'Epargne. Mais, surtout, grâce à son troupeau, ses enfants pourront hériter dans des conditions extrêmement faciles, sans paperasseries, sans frais et sans procédures coûteuses et tracassières.

De même Solo a instauré une très efficace division du travail entre lui, d'une part, spécialisé dans les tâches liées à l'élevage traditionnel, et sa femme et ses enfants adultes d'autre part, qui gèrent les aspects agricoles de l'exploitation, et notamment tout ce qui concerne la culture commerciale du coton.

Le fait de fonctionner en parfaite harmonie avec la logique d'un éleveur très traditionnel, ne l'empêche ni de pousser ses petits-enfants à chercher leur avenir dans les succès scolaires, ni de soutenir efficacement toutes les initiatives de ses enfants tendant à obtenir de meilleurs gains monétaires par diverses innovations.

*

CHAPITRE 3

LES BOEUFS DU VILLAGE DE SALARY

Le village de Salary se trouve désormais au centre d'un ensemble de nouveaux espaces pastoraux, utilisés selon une technique d'élevage qui est relativement originale dans la région. Or, le fonctionnement de la société vezo implique une prise en considération très précise de l'espace humanisé. Il ne peut donc manquer d'exister un certain nombre d'interférences entre cette conception d'un espace, et la prise de possession progressive de celui-ci par des acteurs extérieurs au village.

Pourtant, l'importance cérémonielle du boeuf reste aussi essentielle que dans les autres groupes ethniques de la région : on a absolument besoin, pour l'ensemble de la vie cérémonielle et donc pour le fonctionnement permanent de la société locale, de boeufs issus d'un troupeau qui permette, de quelque manière, la communication avec les ancêtres (* 1).

L'économie du village, très axée sur la pêche, n'accorde à l'élevage du boeuf qu'une importance très secondaire (* 2).

La solution qui s'est dégagée au niveau de Salary est tout-à-fait particulière: l'un des villageois a entrepris de développer seul un élevage relativement important. Il s'est spécialisé dans cette activité qui est pour lui relativement rémunératrice et qui constitue l'une des bases du pouvoir qu'il détient localement (* 3).

1) LE VILLAGE DE SALARY, L'ESPACE CÉRÉMONIEL ET LE RÔLE SOCIAL DU BOEUF.

"Les hameaux vezo sont formés de maisons disposées en lignes parallèles suivant un axe sud-nord. Toutes les demeures appartenant à une même famille nucléaire (des enfants aux grand-parents) sont entourées d'une haie de montants en bois de la mangrove, si bien que, au point de vue de la répartition de l'espace habité, la dune est découpée en tranches d'est en ouest. Plus l'élément de sexe masculin appartenant à un lignage est âgé, plus il habite à l'Est de l'aire enclose; à l'extrême Est de cette aire se situent les "autels" pour la communication avec la surnature. L'espace à l'Ouest de l'aire enclose allant jusqu'à la mer est encore sous la domination du patriarche de la famille; c'est suivant l'axe de cette aire que les membres de la famille accostent avec leur embarcation, remisent et réparent celle-ci; c'est là également qu'ils rapportent de la forêt, pour finition, le monoxyle qui, habillé de toutes pièces annexes, formera une pirogue neuve; c'est là encore que sera érigé l'autel aux tortues de mer, si un ou plusieurs membres de la famille est chasseur de tortue...". B. Koechlin (1975, p 32).

Le village de Salary Atsimo correspond assez exactement à cette description.

Les deux quartiers fondés initialement, Ambalabe et Ankitsake, occupent l'essentiel de l'espace est de Salary, la zone la plus prestigieuse. La situation

d'Ambalabe, plus au nord, pourrait laisser supposer que le clan Temoita qui y réside, malgré son actuelle prééminence, ne serait pas le plus anciennement installé, cet honneur revenant sans doute aux Tinjoria d'Ankitsake.

Le quartier fondé en troisième lieu, Amboanio 1 se situe à l'ouest des précédents.

Les nouveaux quartiers, beaucoup plus récents, se sont installés dans un ordre moins rigoureux, utilisant aux mieux l'espace resté disponible.

Pour les Vezo, en effet, l'espace concret, matériel, est, en quelque sorte, doublé par un espace spirituel, structuré de façon complexe, et articulé de façon invisible, mais précise avec le monde des vivants.

De façon un peu schématique, il semble qu'on puisse considérer trois types de forces immatérielles qui, d'une certaine manière, parcourent, occupent, contrôlent l'espace vécu par les villageois:

- les ancêtres défunts des groupes lignagers actuellement en place dans la région, dont l'intervention dans la vie quotidienne des gens est toujours possible, et avec lesquels il est possible de communiquer, en respectant certains rites, grâce à l'intervention d'un médiateur spécialisé, le *Mpisoro* ou *Mpitoka hazomanga* ;

- les esprits de certains ancêtres royaux, ou de personnalités hors du commun qui, court-circuitant les canaux normaux de communication avec l'au-delà, viennent, très loin de l'aire géographique qui devrait leur être réservée, pour pénétrer dans l'esprit de personnes vivantes touchées par le *tromba*.

- divers esprits locaux, parfois très imprécis, liés à des lieux géographiques (les premiers occupants, très anciens et semi-mythiques le plus souvent), des esprits liés à la forêt ou à certaines sources, ou à des lieux naturels remarquables ; la communication avec eux est limitée et ne s'exprime guère que par un rituel très simple visant, par quelques invocations, à s'excuser auprès d'eux lorsque l'on doit se déplacer ou agir dans une zone qu'ils fréquentent.

1.1) Les ancêtres des groupes lignagers

Les ancêtres des groupes lignagers actuellement présents dans la région constituent la force spirituelle locale la plus puissante.

Tout se passe comme si, à chaque communauté familiale concrète, correspondait, dans le monde immatériel, une force spirituelle bien déterminée et cohérente, constituée par l'ensemble des ancêtres directs des membres actuels de cette communauté. Cette force est assez puissante pour agir sur le destin des hommes. Elle est bénéfique, mais les infractions aux règles rituelles et morales peuvent susciter une colère légitime qui s'exprimera chez les vivants, par une série de catastrophes, de morts, d'accidents... Seuls certains rites adaptés sont susceptibles d'apaiser cette éventuelle colère.

Des médiateurs spécialisés, les *Mpisoro*, au niveau lignager, et les *Ombiasy*, à un niveau plus vaste, sont chargés de la très lourde responsabilité d'assurer la communication avec les ancêtres, et d'interpréter tous les signes qui, dans la vie quotidienne, sont susceptibles de donner des informations sur l'état d'esprit des ancêtres.

Le *hazomanga* ou poteau sacrificiel, est au centre de cette communication avec les ancêtres et c'est la responsabilité exercée sur lui qui est la marque du pouvoir lignager : le *Mpitoka hazomanga*, le détenteur du poteau, est le chef du segment et l'officiant, *Mpisoro*, dans toutes les cérémonies.

On trouve, à Salary, deux *hazomanga* toujours placés à l'est de l'espace du quartier, et plus précisément à l'est de la maison de *Mpisoro*, qui se trouve elle-même au sud du quartier.

Bien qu' immatériel, le groupe indifférencié des ancêtres s'articule de façon précise avec le monde des vivants, à travers la notion d'espace.

L'espace vécu par les Vezo se présente comme l'expression très précise des très subtiles hiérarchisations et différenciations qui caractérisent leur société.

Chacun sait, dans toutes les circonstances de la vie quotidienne et surtout, de la vie cérémonielle, quelle place de l'espace il lui convient d'occuper. L'espace est une sorte d'aide-mémoire qui rappelle, à tout instant, à tous les membres du groupe les très complexes hiérachies de statuts.

Cet espace est structuré selon deux axes principaux: l'axe est-ouest, le plus important, qui exprime la distance par rapport au monde des ancêtres, et l'axe sud-nord qui se réfère à la primogéniture.

L'est symbolise tout ce qui est *fanaja*, digne de respect, sacré. Les personnes ou les choses situées à l'est, sont plus rapprochés de la frontière séparant les vivants de l'au-delà. Ce sont donc les plus respectables, c'est-à-dire les plus anciens parmi les vivants, qui ont droit à une telle place.

A l'inverse, l'ouest est défini comme *tiva*, terme à traduction particulièrement difficile. Dans son sens le plus fort, le terme désigne quelque chose d'impur, de souillé; dans son sens "moyen", il se réfère à la notion d'étranger, de différent, de non sacré.

L'axe est-ouest est essentiel dans la perception de l'espace par les Vezo et exprime toutes les gradations allant du plus sacré au moins sacré, tandis que l'axe sud-nord définit l'ordre de la primogéniture, les aînés occupant le sud et les cadets le nord.

Ces deux axes se prolongent au-delà de l'espace visible.

Au sein de la maison, puis du quartier, puis du village, puis de l'espace extérieur au village, l'espace se trouve strictement ordonné selon le double critère *fanaja/tiva* d'une part, primogéniture d'autre part.

Dans la maison, la porte s'ouvre à l'ouest et les visiteurs, naturellement *tiva*, sont invités à s'asseoir au nord-ouest.

Le lit des aînés est placé au sud, la tête du lit étant toujours en direction de l'est. Le lit des enfants est au nord, la tête à l'est, sinon les enfants "donneraient des coups de pieds aux ancêtres".

A l'est sont rangés tous les biens précieux, valises, vêtements, table, postes de radio ...

La cuisine est une construction plus petite, à l'extérieur de la maison et à l'ouest de celle-ci. La porte de la cuisine s'ouvre à l'est, face à l'entrée de la maison, afin que, depuis celle-ci, on puisse voir le va-et-vient lié à la préparation des repas. Au sud, une claie sur laquelle on pose la vaisselle et les marmites, avec, parfois, une autre claie analogue au nord. Le foyer est toujours à l'est. Il est sacré, car il joue un rôle essentiel dans la nourriture de chaque jour des hommes.

Le quartier est souvent enclos derrière une légère palissade de branchage. L'accès s'effectue, alors, comme pour les maisons, par une porte ouverte à l'ouest.

La disposition des cases, au sein du quartier, obéit à un certain nombre de règles qui apparaissent avec le plus de clarté dans le cas d'Amboanio (Cf fig n° 1 en Annexe).

De l'est à l'ouest, alignés selon un axe nord/sud, on trouve successivement :

1) l'autel du *tromba*,

2) la maison du chef du segment de lignage (c'est aussi le père de la possédée) ;

3) les cases des frères et soeurs, réelles et classificatoires du précédent ; elles sont disposées selon un ordre de primogéniture. Chaque case étant placée sur un axe nord-sud légèrement plus à l'ouest que celui de la case plus au Sud ;

4) les cases des "fils"mariés des précédents, disposées de la manière décrite en (3): il pourrait y avoir aussi là les filles du groupe, mariées avec résidence uxorilocale ;

5) les petites cases des "*ampela tovo*", des jeunes filles pubères célibataires (plus de douze ans), qui se trouvent à proximité de la porte du quartier, d'une part, peut-être parce qu'elles sont considérées comme *tiva*, mais d'autre part, surtout, parce que cela facilite les allées et venus de leurs amoureux d'un soir.

Ainsi, chacune des quatre dernières bandes correspond à une génération.

Les mêmes critères s'étendent à l'espace entourant immédiatement le village.

Lorsque l'on a des boeufs, leur parc est construit à l'est de la case ou du quartier. Les porcs sont renvoyés à l'ouest, le plus loin possible des habitations. Les chèvres ont un statut qui les rend plus proches des boeufs que des porcs, dont elles ne partagent en aucun cas le territoire. En l'absence de parcs à boeufs, on permet aux chèvres d'errer en tous sens, excepté à l'ouest. Par contre, elles sont autorisées à côtoyer les boeufs dans leur parc.

1.2) Le *tromba* dans l'espace social villageois.

Le *tromba*, selon Paul Ottino, est "*l'esprit d'un prince défunt qui s'exprime par l'intermédiaire d'une personne en état de transe. Le possédé, saisi par l'esprit, est dit Mianjaka. Il existe deux sortes de personnes possédées, d'une part, les possédés ordinaires qui, aux cours des séances provoquées, peuvent servir de moyen d'expression à un esprit, d'autre part des personnes appelées saha, regardées, au moment où elles sont en transe, comme de véritables substituts de princes disparus*" (P. Ottino. "Le tromba" in *L'Homme*, Paris, vol. V, n° 1, Janv.-Mars 1965, pp 84-93).

Ottino ajoute:

"L'état d'un possédé n'est donc ni inné, ni normal puisque la personne qui devient tromba est "choisie" par un esprit, et l'état de tromba devient permanent mais latent, la seule marque de la possession se trouve dans la tête du possédé que, désormais, il est interdit de toucher car elle est devenue demeure de l'esprit. Il ne semble pas exister une relation entre le sexe du prince disparu et celui de la personne possédée, mais plutôt une certaine correspondance d'âge et de caractère".

D'après B. Koechlin (1975, p. 150, note 2), on peut distinguer des *tromba* antambahoaka qui constituent une classe de "revenants divinisés" -ce sont par exemple les esprits des monarques défunts- et des *tromba doany* ou des *tromba vorombe* qui constituent une classe de "revenants" semi-divinisés, le plus souvent esprits de personnalités historiques étrangères au groupe vezo qui ont péri en mer. Ces derniers, lorsqu'ils s'incarnent temporairement dans un être humain, arrivent par la mer. Salary est visité par plusieurs esprits *doany* et par un esprit *vorombe*.

Lorsqu'un esprit *tromba* a coutume de venir avec une certaine régularité dans une maison (le plus souvent c'est une femme qui l'accueille), un autel est édifié à proximité immédiate. Il est signalé par deux petits poteaux en bois de *fengoke* sur lesquels on place une petite pancarte indiquant le nom de l'esprit et son lieu d'origine. Au nord de la pancarte, on dispose une pierre ovale sur des piquets en bois. C'est là qu'on sacrifiera boeuf ou chèvre lorsque cela sera nécessaire.

Il y a, à Salary, six autels de *tromba*, répartis dans cinq quartiers. Seul, Ambalabe, le quartier du leader n° 1 n'en a pas ; le quartier d'Anketsake en a deux. Dans ce dernier cas, trois femmes sont possédées, mais deux d'entre elles (soeurs de même père et de même mère) se partagent le même autel. L'aînée est possédée par deux esprits *doany*, l'un venant d'Antsohihy, l'autre de l'île d'Ampasimalao. La cadette l'est par un esprit en provenance de Nosy Tapaka. Toutes ces localités sont situées dans le Nord-Ouest de Madagascar.

A Amboanio I, deux filles du chef de segment de lignage sont possédées par un esprit *doany*; elles officient aussi sur le même autel. Le *doany* de l'aînée vient de Maintirano, celui de la cadette de Nosy Lava, au nord-ouest de Majunga.

A Amboanio II, il s'agit d'un esprit *doany* qui vient de Nosefalo Nosemita (nord-ouest de Madagascar) et qui parle le dialecte sakalava du nord.

A Ankaodia, c'est un homme qui est possédé, par un esprit *vorombe* en provenance du sud, de la région d'Anakao, et qui parle le dialecte Vezo Sara.

A Antanambao, enfin, une femme du groupe est possédée par un esprit *doany* provenant de Nosy Tapaka (nord-ouest).

Quand il n'y a pas de *hazomanga* à l'intérieur du quartier, l'autel du *tromba* occupe le lieu considéré comme *fanaja*, à l'est. Quand il existe à la fois un *hazomanga* et un autel de *tromba*, la position du premier reste dominante. Dans le cas d'Anketsake, par exemple, l'autel du *tromba* figure à côté de la case des parents de la possédée: les ancêtres lignagers sont toujours privilégiés par rapport à des ancêtres "étrangers".

1.3) Les cérémonies et l'espace social villageois.

Les cérémonies qui se déroulent soit à l'occasion de *soro* (cérémonie à caractère lignager dirigée par le *Mpisoro* du groupe), soit à l'occasion de séances de *tromba* constituent une occasion privilégiée pour mettre en scène, dans l'espace, l'ensemble des relations sociales de la communauté.

Les hiérarchies apparaissent de deux manières:

- par la place qu'occupent les participants aux diverses cérémonies ;

- par l'attribution, à ces participants, de certaines parties bien précises des animaux sacrifiés.

1.3.1) *La place attribuée aux participants dans les cérémonies.*

En principe, dans la plupart des cérémonies, les hommes prennent place au sud, les femmes, assimilées à des cadets au nord, à l'exception des femmes qui doivent être possédées par l'esprit et qui sont présentes dans l'aire "sacrée" du *tromba*, à proximité de l'autel.

Parmi les hommes, la place essentielle est évidemment réservée au *Mpisoro*, acteur principal du *soro*, du sacrifice. Dans ce cas, s'adressant aux ancêtres, il se place derrière le *hazomanga*. C'est lui qui conserve la place privilégiée, à la proximité immédiate des ancêtres.

Par contre, lors de la mise en place d'un autel de *tromba*, le *Mpisoro* se place à l'est de l'autel pour faire reconnaître le (la) possédé (e) par la société villageoise, et pour montrer qu'il appartient désormais à l'esprit. Dans cette situation, il demande la bénédiction des ancêtres, afin que l'Esprit concerné soit bienfaisant pour tous les membres du groupe.

Dans ces aspects cérémoniels, il semble que l'on assiste à une division assez précise des fonctions entre hommes et femmes. Ce sont les hommes qui ont le privilège de s'adresser directement aux ancêtres, alors que les femmes servent plus facilement d'intermédiaires avec les forces occultes.

1.3.2) *L'attribution aux participants de certaines parties des animaux sacrifiés,*

Dans un *soro*, l'attribution des parts de viande s'effectue selon des règles extrêmement précises tenant compte du statut de chacun.

Le boeuf ayant été sacrifié, les hommes s'installent à l'ouest du *hazomanga* pour cuire une partie de la bosse, le foie et un morceau de filet, dans une marmite transmise par les ancêtres. Les femmes n'ont pas le droit de participer à cette opération effectuée à proximité immédiate du *hazomanga*.

On attribue au *Mpisoro* le *vody hena*, l'arrière-train du boeuf.

On donne au Président du Fokontany, en tant que représentant du pouvoir politique, la tête de l'animal, et son quartier, Ambalabe, se partage la poitrine, partie considérée comme noble. Dans le cas ou celui-ci est lui-même organisateur de la cérémonie, il privilégie alors le quartier d'Amboanio I en lui donnant la partie droite de la poitrine et en réservant la partie gauche, moins valorisée à Ankaodia.

De manière générale, l'"intérieur" du boeuf (foie, intestin, graisse ...) revient essentiellement aux femmes, et d'abord aux femmes du groupe qui organise le rituel. Les hommes se partagent plutôt la chair proprement dite. Le clivage droite/gauche est plutôt un indicateur de la hiérarchie sociale. La droite de l'animal est réservée aux personnes de statut plus élevé, de même que l'aîné d'un groupe doit se trouver à la droite de ses cadets, dans la maison, dans le quartier ou dans une cérémonie.

Le partage de la viande entre les quartiers, tous invités au *soro*, s'effectue aussi selon des règles précises.

Chacun des quartiers, lorsqu'il organise un *soro* donne de la viande de la bête sacrifiée à tous les autres dans un ordre immuable, qu'il s'agisse de viande de boeuf ou de chèvre.

Nous donnons en annexe le détail des règles de préséance extrêmement précises et compliquées, qui régissent, à Salary, la répartition des diverses parties des bêtes sacrifiées, entre les divers quartiers. Sans entrer ici dans les détails, il est possible de souligner un certain nombre de traits caractéristiques de ce système de répartition.

Il ne repose pas sur un principe de réciprocité. Certains quartiers reçoivent beaucoup plus qu'ils ne donnent et inversement. Ambalabe, par exemple, reçoit des morceaux privilégiés de tous les quartiers et ne donne de tels morceaux qu'à Amboanio I.

Antanambao , à l'inverse ne reçoit que des morceaux de faible valeur, y compris d'Ambalabe, auquel il donne pourtant la poitrine de ses boeufs sacrifiés.

Les plus prestigieux reçoivent plus, les moins prestigieux donnent plus.

Le boeuf sacrifié, et -très accessoirement- la chèvre, sont conçus comme un territoire symbolique. Chaque partie de leur corps, interne et externe, est codée. Ce langage, utilisé dans un grand nombre de sociétés comparables, renvoie, terme pour terme, aux rapports sociaux établis entre les personnes ayant droit, ou non, à consommer l'animal.

Le boeuf joue un rôle essentiel dans l'organisation des rapports cérémoniels qui sont les garants de la cohésion sociale du groupe. Sur ce point, il a la même importance chez les Vezo, qui ne sont pas éleveurs, que chez tous leurs voisins agro-pasteurs.

Il est particulièrement important de souligner ce point crucial qui crée une délicate contradiction dans la société vezo.

A Salary comme dans tout le pays vezo, le boeuf est omniprésent dans tous les rituels de quelque importance.

Toute communication "religieuse" avec les ancêtres, toute requête adressée à ceux-ci, doivent s'accompagner, d'une offrande, d'un sacrifice. Le boeuf est, par

excellence, l'animal dont le sacrifice agrée aux ancêtres, à condition qu'il fasse partie du troupeau lignager (les marques d'oreille en font foi). La beauté de la couleur de sa robe ajoute encore à la valeur du sacrifice et la requête en sera d'autant mieux acceptée, ou la colère plus vite apaisée.

A Salary, plus précisément, le boeuf intervient de façon essentielle dans un grand nombre de cérémonies.

D'abord, pour la circoncision, au cours de laquelle un ou plusieurs boeufs peuvent être immolées devant le poteau de circoncision, au moment où le *Mpisoro* invoque Dieu et les ancêtres en leur annonçant l'objet du sacrifice.

Lors des *bilo*, ensuite. Le *bilo* est une cérémonie de guérison au cours de laquelle le malade est libéré de l'Esprit qui, en le "possédant", causait la maladie.

Dans le cas le plus général, la famille du malade sacrifie un boeuf pour aider à la libération du malade et pour honorer l'Esprit.

Dans des cas plus rares, on recourt à un boeuf dit *dabara*, sur lequel on transfère la maladie. La couleur de la robe est déterminée par l'*ombiasy*. Au terme de la cérémonie, le boeuf *dabara* est laissé libre; il est devenu la nouvelle demeure de l'Esprit qui possédait le malade.

Il arrive fréquemment, d'autre part, que dans certaines circonstances, les ancêtres fassent directement savoir aux vivants qu'ils souhaitent le sacrifice d'un boeuf, alors désigné sous le terme de *omby alaindolo*, "boeuf réclamé par les ancêtres". Cette demande est généralement perçue au cours d'un rêve du *Mpisoro*. Celui-ci réunit alors son segment de lignage, parle de son rêve, décrit le type de boeuf qui doit être sacrifié et fixe la date de la cérémonie.

A l'occasion des funérailles, enfin, les Vezo, comme les Masikoro, doivent tuer un ou plusieurs boeufs, sous peine d'encourir un grave déshonneur. Le ou les boeuf (s) abattus facilitent l'intégration du défunt dans le monde des morts.

Le problème posé aux Vezo de Salary était donc particulièrement délicat. D'une part, ils ont, comme tous les malgaches, absolument besoin de boeufs pour que leur société fonctionne harmonieusement, d'autre part ils semblent n'avoir ni le goût, ni les capacités techniques permettant d'assurer eux-mêmes cet élevage.

Il faut sans doute voir, dans cette situation, l'héritage de l'histoire de la côte ouest qui fut, durant plusieurs siècles, sous la domination de la monarchie sakalava maroseraña. Pour intégrer les populations nouvellement soumises, dont firent partie les Vezo, les Maroseraña les incitèrent à adopter des pratiques cérémonielles sakalava faisant une très large part au boeuf.

On peut penser qu'il y eut là une mesure politique visant à la fois à intégrer les Vezo dans la fédération ethnique dirigée par la monarchie sakalava, et à rendre ces mêmes Vezo dépendants des immenses troupeaux appartenant aux souverains.

Ayant besoin de boeufs et ne pouvant se consacrer à leur élevage, ils étaient ainsi contraints de rentrer dans un circuit d'échange avec les Sakalava, offrant les produits de leur pêche en échange des boeufs nécessaires aux rites lignagers.

2) LES ACTIVITÉS ÉCONOMIQUES DU VILLAGE DE SALARY.

2.1) La pêche

Les activités du village sont, pour l'essentiel liées à la mer.

Les hommes pêchent au harpon, à la ligne ou au filet, individuellement, ou par petits groupes. Une pirogue de deux hommes peut ramener de dix à vingt kilos de poissons par jour au filet, de cinq à dix à la ligne.

Les hommes collectent aussi certains coquillages à forte valeur marchande, les opercules de *fimpy*, ("Murex trunculus") ou des *bozake*, ("Fasciolaria trapezium"). Il s'agit d'un mollusque dont la coquille est fermée par une mince lame cornée, sorte de petite écaille noirâtre, appelée *fimpy* qui, brûlée, fournit aux Indiens un parfum très estimé.

Les *fimpy* sont vendus à un commerçant pakistanais de Tuléar, Ali Lakoubay, qui les paie au kilo (de douze à treize mille francs malgaches) ou à la pièce (cinq francs pour les petits, dix francs pour les moyens, vingt pour les gros). (B. Koechlin, 1975, p. 65, note 1).

"L'abandon d'amas de coquilles de "Murex" et de "Fasciolaria" constituent de fait un élément très voyant (intense blancheur des coquilles érodées par le sable) de la topographie... Les organismes de ces gastéropodes constituent une nourriture d'appoint appréciée". (B. Koechlin, p. 65).

Les femmes cherchent les poulpes en eau peu profonde, collectent des coquillages de moindre valeur. Il peut arriver que certaines femmes seules, veuves ou divorcées, devenues de fait chefs de famille, partent, elles-aussi, pêcher en pirogue.

Plusieurs commerçants locaux achètent le poisson aux pêcheurs, à cent cinquante francs malgaches le kilo. Ils en salent la plupart, notamment les *lovo* (epinephelus sp., poisson du groupe des cabauds et mérous), les *ambitry*, des sardines, des requins... Seul le thon échappe à la salaison. Les poissons salés sont alors revendus sur place à trois cents francs le kilo, ou à trois cent cinquante francs à Manombo. Les commerçants locaux livrent aussi le poisson séché à Tuléar (il sera exporté, ensuite, vers Fianarantsoa et Tananarive).

2.2) Les activités agricoles

Elles sont extrêmement réduites à Salary. On trouve, tout au plus, quelques champs de pastèques, ou de *lojy* (pois voèmes), à l'est du village, aux abords de la forêt. Les produits vivriers consommés par les villageois viennent donc en quasi-totalité de l'extérieur: maïs, haricot, riz, canne à sucre, tubercules sauvages, miel... Une rapide estimation du niveau de consommation alimentaire familiale indique que les dépenses quotidiennes sont de l'ordre de mille à mille-cinq-cents francs dans une famille de dix personnes.

2.3) L'élevage

Le village a un petit élevage de chèvres (une cinquantaine de têtes, appartenant à six familles différentes. Cinq porcins appartiennent à cinq autres familles. Les parcs se trouvent à l'est du village actuel.

Le village dispose d'un troupeau de boeufs relativement important, d'environ deux-cent-trente têtes, qui appartiennent seulement au leader n° 1. En raison de l'importance de cette activité pour notre sujet, nous la traiterons plus particulièrement dans le paragraphe 4.

2.4) Les activités commerciales

Les transactions portant sur des produits agricoles (troc, achat) se font avec différents partenaires: agro-pasteurs masikoro d'Ankililoaka et d'Antseva, pseudo-Mikea de Vondrone, ou sédentarisés à Analabo, commerçants vezo de Salary, commerçants pakistanais de Manombo, collecteurs de la COFRITO (Coopérative Frigorifique de Tuléar).

A l'exception de quelques *Mpanao kinanga*, intermédiaires, les habitants de Salary ne se déplacent pas pour s'approvisionner en denrées alimentaires. Des Masikoro, comme le font les Mikea, viennent jusqu'au village pour faire du troc, échangeant leurs produits agricoles contre les poissons frais ou séchés.

Mais les Masikoro procèdent à ces échanges à l'époque où ils manquent d'argent. Au moment de la récolte du coton, leurs besoins monétaires sont satisfaits, et ils n'éprouvent plus la nécessité de se déplacer, notamment jusqu'à Salary.

A ce moment, les habitants du village deviennent, plus que jamais, dépendants des principaux commerçants du village. Avec eux, selon les villageois, le troc est beaucoup moins avantageux qu'avec les partenaires masikoro. Aussi préfèrent-ils souvent vendre d'abord les poissons contre de la monnaie, puis acheter les produits de première nécessité, au fur et à mesure des besoins.

La famille du leader n° 1 contrôle la quasi-totalité du commerce local. Propriétaire du seul saloir à poisson de Salary, elle détient, également, la seule épicerie, le seul "bar".

Aucune des transactions opérées au sein du village n'échappe à son contrôle. Toutes se font à son profit, depuis l'achat de poisson frais à cent cinquante francs malgaches le kilo (revendu séché à trois-cent-cinquante francs), jusqu'à la vente de boeufs aux villageois qui en ont besoin, à un prix qui est de quinze à vingt pour cent supérieur à celui pratiqué dans les marchés masikoro.

Aucune concurrence réelle n'est faite, au sein du village, à ce monopole familial. Les deux ou trois autres *Mpanao kinanga*, opèrent avec un faible capital, dans des circuits de commercialisation différents. Par exemple, une femme commercialise, depuis une quinzaine d'années, des poissons boucanés, utilisant ainsi des techniques de conservation différentes de celle pratiquées par la famille du Président. Mais la durée de conservation limitée de ses produits l'oblige à écouler rapidement, et en petite quantité, sa marchandise sur les marchés urbains de Manombo, et surtout, de

Tuléar. La relative proximité de ce centre urbain de quatre-vingt-mille habitants permet aux "commerçants" vezo de répondre à la demande de plus en plus forte des citadins, dont le nombre s'accroît en raison d'un exode rural constant (Mahafaly, Antandroy et Masikoro, principalement).

En conséquence, les femmes de différents villages du littoral proche (Salary, Tsiandamba, Tsifota, Faramasy...) se sont organisées pour aller vendre, de une à trois fois par semaine, poissons et poulpes séchés à Tuléar, empruntant un taxi-brousse loué à la journée, et pour en rapporter les produits dont les habitants de leurs villages respectifs sont acheteurs: canne à sucre, jujubes, café en grains, sucre ...

C'est ainsi que la commerçante de Salary a pu acquérir, en une quinzaine d'années, six boeufs, qu'elle n'a d'ailleurs plus aujourd'hui, les uns ayant été sacrifiés par son segment de lignage, les autres étant redevenus sauvages du fait, cette fois encore, d'un gardiennage trop laxiste; elle a aussi pu acheter, avec ses revenus commerciaux, deux machines à coudre, un poste de radio, son mobilier (lit, table, chaise), la tôle nécessaire aux murs et au toit de sa maison.

D'ailleurs, il est notable que seules les personnes, hommes ou femmes, s'adonnant à une activité autre que la pêche, habitent dans des maisons de type moderne: en chaume couverte en tôle, au toit et aux murs en tôle, en parpaings couverte de tôle...

Ces maisons, en effet, appartiennent soit à des "commerçants", soit à des fonctionnaires retraités. Sur les douze maisons "modernes" de Salary, une seule appartient à un pêcheur.

De manière générale, les habitants de Salary considèrent que leur niveau de vie a considérablement baissé au cours des dix dernières années.

Le prix des produits de consommation courante, qu'il s'agisse de produits agricoles ou de produits manufacturés (nécessaire de pêche, fils de nylon ...) a doublé, voire triplé, tandis que le prix de vente des poissons, frais ou séchés, est resté à peu près stable. Quelques chiffres : en 1974 le poisson frais était payé cent francs par kilo, en 1985 : cent cinquante francs ; le prix du *kapoaka* (unité de mesure correspondant à une boîte de Nestlé) de maïs a doublé en cinq ans, celui du riz a quadruplé...

3) LE TROUPEAU DE BOEUFS DE SALARY

Tout se passe comme si un accord s'était établi entre les villageois de Salary et le chef du segment local du clan Temoita pour que celui-ci supporte seul la responsabilité d'accumuler et de gérer un troupeau destiné à l'ensemble de la communauté.

Les choses semblent s'être passées à peu près de la manière suivante.

Les Temoita vivaient autrefois, nous l'avons vu, à Salary Avaratra. A un certain moment, il y a deux ou trois générations, ils tentèrent, comme les autres habitants du village, de s'initier à l'élevage du boeuf et acquirent un certain nombre de bêtes. L'entreprise fut un fiasco total pour tous ceux qui l'avait tentée, sauf pour les Temoita. L'actuel chef de ce groupe parvint ainsi à hériter d'une dizaine de têtes.

Il semble alors avoir fait le choix délibéré de développer systématiquement cet élevage, ce qui l'aurait amené, nous l'avons vu, à fonder Salary Atsimo pour utiliser le point d'eau dit Tsimalaivolo.

Les débuts semblent avoir été assez difficiles. Le chef des Temoita aurait entrepris de collecter des coquillages *betampe*. Le succès aidant, il aurait commencé à servir d'intermédiaire, dans cette activité, entre les habitants de Salary Atsimo et les commerçants indiens. Les premiers gains importants furent investis dans l'achat d'un filet de grande dimension qui permit d'augmenter les gains liés à la pêche de façon très significative.

La plus grande part de l'argent ainsi gagné fut systématiquement investie dans l'achat de boeufs.

La croissance régulière du troupeau a conduit le chef Temoita à adapter ses techniques d'élevage.

Il a d'abord aménagé son point d'eau, le nombre trop élevé de bêtes en rendant l'accès difficile, voire dangereux. Il a donc creusé un puits plus profond, l'a consolidé par une construction en pierre, cimentée, de forme circulaire. Il a ensuite creusé un canal d'environ huit mètres de long afin de conduire l'eau du puits jusqu'à un bassin de forme rectangulaire où les bêtes peuvent venir s'abreuver.

Le canal et l'abreuvoir sont aussi en ciment, de sorte que l'eau demeure propre. L'une des fonctions du canal serait de permettre aux bouviers de rester à distance respectable des animaux en train de boire, alors que dans les systèmes plus archaïques, le bouvier assure lui-même le remplissage de l'abreuvoir ce qui peut être dangereux, tant à cause de l'impatience des bêtes assoiffées, que des échauffourées qui peuvent naître entre celles-ci.

Le parc à boeufs, construit pour le troupeau des Temoita se trouve à une quarantaine de mètres à l'est du point d'eau. La technique du gardiennage en parc semble avoir été très peu familière aux Vezo, car l'édification de ce parc a valu, au leader Temoita de nombreux sarcasmes, dont il se souvient encore.

Le système technique d'élevage qui s'est ainsi mis en place dans le village de Salary est donc assez différent de celui qui correspond aux nouveaux pâturages forestiers de la région.

Tout d'abord, il n'y a pas transhumance: lorsque survient la saison des pluies, alors que les autres troupeaux rejoignent la région d'Antseva ou de Belitsake, celui des Temoita demeure sur place.

Le mode de gardiennage est très sensiblement différent: il existe un parc et l'errance des bêtes est limitée, les contrôles sont exercés plus fréquemment. L'aspect du point d'eau lui-même, avec ses aménagements en ciment et son abreuvoir vaste et fonctionnel, contraste fortement avec l'aspect archaïque des points d'eau d'Ankaramifoke, Tsivovo, Ankilitelo... qui ont très probablement l'apparence que pouvaient avoir de tels abreuvoirs il y a plusieurs siècles.

A la différence des boeufs qui utilisent les nouveaux pâturages forestiers, les boeufs temoita ne sont pas *koko*, c'est-à-dire qu'on ne les considère pas comme inclus dans un univers fortement imprégné de magie et, pourrait-on dire, d'une forme de

spiritualité qui établit une communication entre eux et le monde des esprits. Le chef Temoita est pourtant lui-aussi un *ombiasy* et utilise très probablement un certain nombre de techniques de type magique, pour assurer la protection et la prospérité de son troupeau, mais l'utilisation du ciment, à elle-seule, est le signe d'une rupture délibérée avec la logique archaïque qui anime les propriétaires des autres troupeaux de la zone.

L'un de ceux-ci, précisément questionné sur ce point, nous a très explicitement déclaré que, en ce qui le concernait, il n'était pas envisageable d'effectuer des aménagements en ciment à Ankaramifoke car cela ne saurait convenir à des boeufs *koko*.

Quand un habitant de Salary a besoin d'un ou plusieurs boeufs pour l'accomplissement de l'un des très nombreux rites qui imposent leur sacrifice, il s'adresse donc au chef Temoita dont le troupeau est devenu suffisamment important pour qu'il puisse disposer d'une bête de la couleur de robe prescrite.

Selon les possibilités du "client", le boeuf est cédé soit contre des chèvres (au taux de deux chèvres et deux chevreaux contre un boeuf *maota*, soit contre de l'argent, à un prix qui ne paraît pas inférieur à celui du marché.

Le chef Temoita souligne cependant avec insistance qu'il ne s'agit pas là d'une relation commerciale. L'essentiel, selon lui, ne serait pas la valeur marchande du boeuf, mais la nécessité de maintenir le réseau des relations sociales. Dans une certaine mesure, toujours selon lui, le paiement est lié à l'obligation dans laquelle il se trouve d'entretenir et de développer le troupeau pour le plus grand bien de la communauté.

Dans l'ensemble, le propriétaire du troupeau paraît retirer d'importants avantages de sa situation d'éleveur monopoliste pour le compte du village.

D'abord, il reçoit des revenus non négligeables qui viennent s'ajouter à de très nombreuses autres "entrées", notamment du fait des activités commerciales de ses enfants. Son troupeau paraît ainsi en constante extension, et d'autres signes extérieurs de sa "richesse" s'affirment à l'intérieur du village avec les maisons en dur, à toit de tôle, de ses enfants, et divers biens de prestige (poste de radio...).

Il exerce, bien entendu, sur les membres de son clan, le pouvoir qui est, dans tous les cas, liés aux fonctions de *Mpisoro* et de *Mpitoka*.

Mais le fait qu'il contrôle les boeufs dont auront besoin tous les habitants de Salary, y compris ceux qui ne font pas partie de son propre clan, lui confère un pouvoir supplémentaire considérable. En cas de conflit avec lui, un villageois pourrait se trouver soudain privé de la possibilité de célébrer les rites lignagers indispensables. En tentant de se procurer une bête sur le marché, il s'exposerait d'abord à de nombreuses incommodités, ensuite à devoir se contenter de bêtes qui agréeraient moins aux ancêtres: elles ne seraient pas moralement liées au village comme celles du troupeau de Salary.

Par ailleurs, et surtout, le troupeau est, pour le chef du clan Temoita la pierre angulaire de son pouvoir économique local. Grâce à lui, il reçoit des revenus importants, et il détient, à l'échelle du village, un capital considérable, aisément mobilisable.

Cette situation n'est pas étrangère au fait qu'il dispose, depuis longtemps, du pouvoir politique local, alors qu'en terme de hiérarchies strictement sociales il n'a pas de prééminence absolue. En effet, parmi les trois principaux clans figurant à Salary, deux, les Tijoria et les Tinosy, sont considérés comme maternels.

Pourtant, depuis l'époque coloniale et à travers toute l'époque du pouvoir national du PSD, le chef du clan Temoita est demeuré le représentant local du pouvoir central, et l'est toujours, aujourd'hui, de façon encore plus incontestée.

Les habitants de Salary pensent que cette "anomalie" aurait sa source dans le rôle social autrefois tenu par l'arrière-grand-père de l'actuel leader dont l'action aurait été décisive, alors, pour aider le groupe à surmonter de graves crises.

L'actuel pouvoir économique acquis grâce à d'efficaces stratégies, renforce, bien évidemment, cette situation.

Mais le pouvoir politico-social local du chef Temoita s'appuie aussi sur une alliance très importante qui l'unit au leader n° 2, Vice-Président du *Fokontany* de Salary, résidant à Salary Avaratra et leader politique, religieux et moral de cette petite communauté.

Le leader n° 2 est un personnage complexe. Il est l'aîné des descendants directs des Tijoria et des Tinosy qui furent les fondateurs de Salary Avaratra, et il est, surtout, l'héritier du patrimoine "sacré" lié à Salary et sans doute constitué au moment de sa fondation. Ce patrimoine comprend d'une part la grotte et la source sacrée et d'autre part le cimetière de Salary.

Nous décrirons plus longuement en annexes la grotte et la source sacrée. Leur rôle est fondamental au niveau local dans la mesure où il s'agit du lieu de résidence de l'esprit Ndriamandresy, qui est l'une de ces forces déterminantes qui contrôlent l'équilibre entre l'éco-système forestier et les interventions humaines. Les troupeaux qui vivent dans la forêt sous l'influence de Ndriamandresy ne sauraient connaître la prospérité s'ils ne bénéficiaient de la bienveillance de l'esprit.

Le lieu de sépulture de Salary ne paraît pas avoir la même importance symbolique. Son contrôle n'en marque pas moins l'un des aspects importants du pouvoir moral exercé par le leader n° 2.

Lorsqu'un habitant de Salary décède, les membres de sa famille doivent s'adresser au leader n° 2 pour avoir l'autorisation de l'inhumer avec les quatres membres de la communauté.

Ce dernier fournit les *fatifaty* en bois de *katrafae* ("credelopsis grevei") qui constituent la palissade dressée autour du tombeau. Il impose aussi un nom posthume aux Tinosy et Tijoria. Ces noms posthumes avec terminaison en *arivo* étaient autrefois réservés aux plus grands personnages par la naissance, ou par l'éclat de leur existence. Le *fitahina*, ou nom posthume, était choisi, autrefois pour les seuls souverains et rappelait, à l'aide d'une périphrase, ce qui avait été jugé essentiel dans son règne. Il s'agit sans doute d'une utilisation abusive de cette ancienne pratique.

La plupart des termes de l'alliance qui unit les leaders 1 et 2 sont obscurs. Nous ne présentons ici que des hypothèses.

L'origine de l'alliance pourrait reposer sur trois éléments au moins :

1) Le prestige de l'arrière-grand-père de B.J. qui est aujourd'hui encore reconnu comme un bienfaiteur de la communauté ; ce prestige rejaillit sur B.J. qui semble s'en être montré digne ; il ne serait donc pas anormal que Z.T. en tant qu'héritier du principal pouvoir lignager local ait admis ce pouvoir moral.

2) Le pouvoir politique sur toute la région appartenait autrefois (il y a plus d'un siècle, semble-t-il) aux souverains Andrevola, qui, depuis, ont migré vers le nord.

Ils ont laissé le souvenir de leur pouvoir local sous forme de tombeaux, présents dans la forêt, à cinq ou six kilomètres au nord-est de Salary, et, peut-être, aussi sous la forme de *jiny* dont le détenteur, vivant actuellement dans la région de Morombe, serait représenté à Salary par B.J.

Les *jiny* sont des objets sacrés, très fortement "chargés" d'énergie spirituelle, qui appartinrent autrefois à des souverains. Ils se présentent souvent de façon très hétéroclite. Il s'agit de reliques diverses de souverains plus ou moins légendaires, d'objets magiques très anciens ayant joué un rôle dans l'histoire de la dynastie royale, souvent contenus dans un petit sac. Ce sac est, en général, confié à la garde d'un fonctionnaire royal qui est le "gardien des *jiny*", mais le souverain régnant en est le seul propriétaire légitime. La possession de ces reliques est d'ailleurs, l'un des éléments essentiels qui apportent à tous la preuve de la légitimité du pouvoir.

Il semblerait donc que le leader n° 1 ait obtenu, non pas la garde des reliques des anciens souverains de Salary, mais le droit de représenter, à Salary, le gardien de ces reliques. Cela se traduirait, par le fait, que toutes les personnes qui souhaitent avoir une bénédiction particulière liée à ces *jiny*, ou qui ont à les invoquer, dans certains rituels, doivent remettre leur offrande au leader n° 1 qui se chargera de les transmettre au véritable gardien qui vit dans la région de Morombe.

Ainsi le leader n° 1 est perçu, à Salary, comme un intermédiaire obligé pour tous les rapports avec les *jiny* qui incarnent l'origine et l'expression magiques du pouvoir politique local. Ce fait à lui seul pourrait justifier l'existence de l'alliance avec le leader n° 2. L'alliance, quelles qu'en soient les origines, bénéficie très largement aux deux leaders.

Le n° 1 lui doit une certaine légitimité au niveau des rapports lignagers, qui le place, lui et son quartier d'Ambalabe dans une situation de prééminence que les principes de primogéniture et de transmission patrilinéaire du statut ne lui auraient pas permis.

Et surtout cela lui évite d'être contesté, dans l'ensemble de ses activités par celui qui pourrait se dresser comme son principal rival et qui pourrait, s'il le désirait, faire efficacement obstacle au fonctionnement de tous les mécanismes qui fondent son autorité.

L'alliance bénéficie au n° 2 dans la mesure où elle lui permet de partager le pouvoir avec le n° 1. Nous avons pu observer qu'il était, en effet, associé à la solution de tous les problèmes, et il est probable qu'aucune décision importante ne pourrait être prise contre son gré.

Mais, surtout, bien que la chose ne soit absolument pas claire, il semble que le n° 2 soit associé, sans doute très largement et très discrètement, à une partie des avantages économiques dont bénéficie le n° 1. Il est en effet propriétaire et armateur d'un boutre qui fait du cabotage le long de la côte ouest, à partir de Morombe. Un boutre vaut plusieurs millions de francs malgaches et les frais de son armement sont considérables, ce qui dépasse manifestement les possibilités d'accumulation d'un simple pêcheur qui ne se distingue d'ailleurs des autres, ni par les moyens de production mis en oeuvre dans les activités de pêche, ni par le niveau de vie affiché. Il possède une petite case traditionnelle très ordinaire, avec un mobilier rudimentaire comme celle de tous les autres villageois.

Il affirme ne pas vouloir s'occuper d'élevage de boeufs, alors qu'il aurait de toute évidence les moyens d'avoir un important troupeau parce qu'il se plaint des énormes risques encourus par les éleveurs. D'abord les boeufs peuvent se perdre dans la forêt. Ensuite la recrudescence des vols de boeufs risque de se faire sentir jusqu'à Salary qui avait pu être protégé jusqu'ici. Il préfère donc accumuler ses richesses sous la forme d'un boutre qui ne doit affronter comme risque sérieux, que l'arrivée d'un cyclone.

*

CONCLUSION

Le bref regard adressé à la société villageoise de Salary permet de comprendre un peu mieux les diverses inter-relations qui existent entre le système local fondé sur la pêche, très marginalement consacré au boeuf, et le système d'élevage dominant qui caractèrise la région d'Antseva.

Il paraît d'abord évident que la pénétration de ce dernier système, pourtant à peine esquissée, a déja touché ses limites : la saturation de l'espace pastoral est quasiment atteinte aux abords de Salary. Les points d'eau les plus importants sont déjà attribués, et l'élevage extensif sans gardiennage ne peut fonctionner qu'avec un nombre très limité de points d'eau accessibles, très éloignés les uns des autres.

Les propriétaires déjà en place ont, d'ailleurs, explicitement manifesté, à plusieurs reprises, leur désir de ne pas accueillir de nouveaux troupeaux.

Les formes prises par le pouvoir local font que, en définitive, le pouvoir de décision appartient à un seul homme, le leader n° 1.

Toute nouvelle implantation ne peut donc être envisagée que si elle peut servir, d'une manière ou de l'autre, les stratégies de ce personnage. Ces stratégies paraissent remarquablement élaborées et complexes; elles visent à une reproduction du pouvoir politique local sur la base d'une reproduction élargie du pouvoir économique, et de son réseau d'alliance. Les accords éventuels pour l'admission de nouveaux troupeaux peuvent effectivement entrer dans ces objectifs. Mais il est clair que ces nouveaux troupeaux ne devront en aucun cas concurrencer le troupeau du leader n° 1. En particulier leurs espaces pastoraux respectifs ne doivent pas empiéter les uns sur les autres.

En tout état de cause, la fragilité du milieu naturel, tel qu'il est défini aux environs de Salary, ne pourrait pas permettre une charge animale très supérieure à celle qui existe actuellement, malgré sa faiblesse.

En définitive, l'étude réalisée à Salary pose plus de question qu'elle n'en résout.

En ce qui concerne les rapports existant entre les Vezo et l'élevage tout d'abord. Les Vezo ont-ils tenté, ailleurs, dans des conditions différentes, de s'initier à l'élevage bovin ? Ces éventuelles tentatives ont-elles évolué, comme à Salary, vers une sorte de division du travail entre un petit nombre de spécialiste de l'élevage et le reste de la population, soulagée de n'avoir pas à déployer une activité pour laquelle elle ne se sent guère de vocation ?

Comment les Vezo ont-ils résolu, ailleurs, le délicat problème posé par la nécessité d'accorder une place sociale essentielle à un animal dont ils ne contrôlent pas la production ?

Plus généralement, il serait intéressant de savoir dans quelle mesure le type d'élevage pratiqué dans les nouveaux pâturages forestiers de Salary, constitue réellement un système archaïque ou n'est que l'adaptation récente du système extensif traditionnel.

Dans quelle aire géographique rencontre-t-on, à l'heure actuelle, ce type d'élevage ? Se limite-t-il à la forêt des Mikea, ou à l'ensemble des forêts épineuses du littoral sud-ouest de Madagascar ? En retrouve-t-on d'autres exemples, ailleurs à Madagascar ? Ce système est-il susceptible de s'étendre ? Ou, plus vraisemblablement, est-il irrémédiablement condamné par l'évolution qui s'esquisse vers une utilisation plus rigoureuse de l'espace.

Par ailleurs, cette étude laisse entrevoir l'intérêt considérable que pourrait revêtir une ethnographie complète de l'élevage traditionnel, qui décrirait avec la minutie propre à cette discipline les techniques utilisées dans toutes leurs relations avec la surnature.

Quelle est l'importance respective des techniques de type "magique" dans les différents types d'élevage qui sont actuellement pratiqués à Madagascar ? Ces techniques peuvent-elles déboucher-elles sur des formes d'élevage "modernes", en donnant à ce mot son acception la plus large ? (dans ce sens, nous considérerions comme "moderne", l'élevage pratiqué par Solo à Antanile, dans la mesure où sa fonction est principalement commerciale).

Malgré tout ce qui a été dit et écrit sur les conceptions de l'éleveur traditionnel, a-t-on réellement réussi à pénétrer dans la cohérence des constructions idéologiques qui entourent le boeuf, en milieu rural malgache ?

A-t-on tenté de mesurer l'unité de ces conceptions (6), mais aussi, peut-être, de faire l'inventaire des différences locales existant entre ces conceptions ?

*

(6) Deux ans après, au moment où cet ouvrage s'achève, nous avons constaté que ce mouvement décrit en 1985 connait une grande ampleur. De plus en plus d'éleveurs conduisent leurs troupeaux dans la zone littorale, ou aux abords de la forêt ; la partie est de la route nationale, plus exposée aux voleurs, étant réservée à l'agriculture.

AOMBE 1

ELEVAGE ET SOCIETE

ETUDE DES TRANSFORMATIONS
SOCIO-ECONOMIQUES
DANS LE SUD-OUEST MALGACHE :

L'EXEMPLE DU COULOIR D'ANTSEVA

E R A 1987

Michèle FIELOUX - Jacques LOMBARD
EDITEURS SCIENTIFIQUES

M.R.S.T.D. O.R.S.T.O.M.

SOMMAIRE

1. M. FIELOUX, J. LOMBARD
AVANT-PROPOS 9

2. J.M. HOERNER
LE "BOOM" DU COTON DE 1982 A 1986 13

3. J. LOMBARD, J.R. SOLO
LES STRATEGIES DE DEVELOPPEMENT DES NOUVEAUX PLANTEURS DANS LE COULOIR D'ANTSEVA 27

4. L. RAKOTOMALALA
REFLEXION SUR LA NOTION D'ESPACE PASTORAL DANS LES SUD-OUEST DE MADAGASCAR 43

5. L. RAKOTOMALALA
LA PARTIE SEPTENTRIONALE DU COULOIR D'ANTSEVA : LE PROBLEME DES RAPPORTS ENTRE L'AGRICULTURE ET L'ELEVAGE 53

6. M. FIELOUX, L. RAKOTOMALALA
DEVELOPPEMENT AGRICOLE ET TRANSFORMATION DES TERRITOIRES PASTORAUX 61

7. E. FAUROUX - (Travail collectif sous la direction de)
LES NOUVEAUX PATURAGES FORESTIERS DE LA REGION DE SALARY 85

8. M. FIELOUX, J. LOMBARD
LA FETE DE L'ARGENT OU LE "BILO" DU COTON 133

9. M. FIELOUX
FEMMES, TERRE ET BŒUFS 145

10. D. RAZAFIMANANTSOA
LA COMMERCIALISATION DES BOVIDES DANS LE SUD-MANOMBO 163

11. A. ANDRIAMBOLOLONA, L. RAKOTOMALALA
COMMERCIALISATION DES PRODUITS VIVRIERS, 1986-1987 179

12. ANNEXES 189

13. BIBLIOGRAPHIE 207

14. LEXIQUE DES TERMES MALGACHES 215

CARTES ET PLANS

- *Figure 1* : Le couloir naturel d'Antseva 8

LE "BOOM" DU COTON DE 1982 A 1986

- *Figure 1* : Localisation des périmètres cotonniers dans le Sud-Ouest Malgache. (Classification par "Zone" selon HASYMA) 15

- *Figure 2* : Variations des superficies cultivées en coton dans le Sud-Ouest selon les secteurs. 16

- *Figure 3* : Les aspects internationaux de la culture du coton 24

LES STRATEGIES DE DEVELOPPEMENT DES NOUVEAUX PLANTEURS DANS LE COULOIR D'ANTSEVA

- Superficies cultivées en coton et nombre de nouveaux planteurs par Firaisam-pokontany (ex-canton) dans le couloir d'Antseva. 29

- Répartition des planteurs de coton par catégorie d'exploitation. ... 31

REFLEXION SUR LA NOTION D'ESPACE PASTORAL DANS LES SUD-OUEST DE MADAGASCAR

- *Figure 1* : Présentation générale du Sud-Ouest de Madagascar 44

- *Figure 2* : Schéma typique de l'espace pastoral dans le Sud-Ouest Malgache. 45

- *Figure 3* : Les espaces pastoraux du Sud-Ouest de Madagascar 48

- *Figure 4* : Manantsa (espace pastoral et mouvements des troupeaux). 50

LA PARTIE SEPTENTRIONALE DU COULOIR D'ANTSEVA : LE PROBLEME DES RAPPORTS ENTRE L'AGRICULTURE ET L'ELEVAGE

- *Figure 1* : Le couloir d'Antseva (présentation générale) 54

DEVELOPPEMENT AGRICOLE ET TRANSFORMATION DES TERRITOIRES PASTORAUX

- *Carte 1* : Ampihamy et Beravy-Haut (couloir d'Antseva, Situation géographique). 62

- *Carte 2* : Evolution d'un territoire (du toets'aombe classique à l'espace agro-pastoral). 64

- *Carte 3* : Le territoire d' Ampihamy (avant le boom du coton, sept. 1986). 69

- *Carte 3 bis* : Le territoire d'Ampihamy (après le boom du coton) sept. 1986. 70

- *Carte 4* : Le toets' aombe d'Ambatomainty-Andreforefo (Sud-Ouest d'Ampihamy). 72

- *Carte 5* : Beravy-haut (avant le boom du coton)..... 74

- *Carte 5 bis* : Beravy-haut (après le boom du coton sept.1986) 75

- *Carte 6* : Migration des troupeaux (Beravy Haut et Ampihamy) 77

- *Carte* : Evolution de l'espace pastoral à Beravy-Haut. 78

- *Carte 8* : Le clan Valiantsoa (d'Ambarobe à l'actuel Beravy-Haut)..... 80

- Carte 9 : Beravy-Haut (répartition spatiale des groupes claniques). 81

- Les parcs et la division du troupeau (clan Valiantsoa) Beravy-Haut, sept. 1986. 82

LA COMMERCIALISATION DES BOVIDES DANS LE SUD-MANOMBO

- *Figure 1* : Entrées et sorties des bovidés en 1985 pour chaque Fokontany. 169

- *Figure 2* : Ventilation des bovidés commercialisés dans le Sud Manombo en 1985. 173

- *Figure 3* : Marché d'Ankililoaka et d'Ankilimalinika en 1985 (variations mensuelles des bovidés vendus par catégorie). 174

COMMERCIALISATION DES PRODUITS VIVRIERS, 1986-1987

- *Croquis 1* : Le marché hebdomadaire d'Ankililoaka 183

ANNEXE 3

- Plan de Salary (village), juillet 1986. 200

- Organisation spatial du quartiere d'Amboanio II et d'une maison Vezo Salary (juil. 1986). 201

- Plan schématique de la grotte de Salary. 204